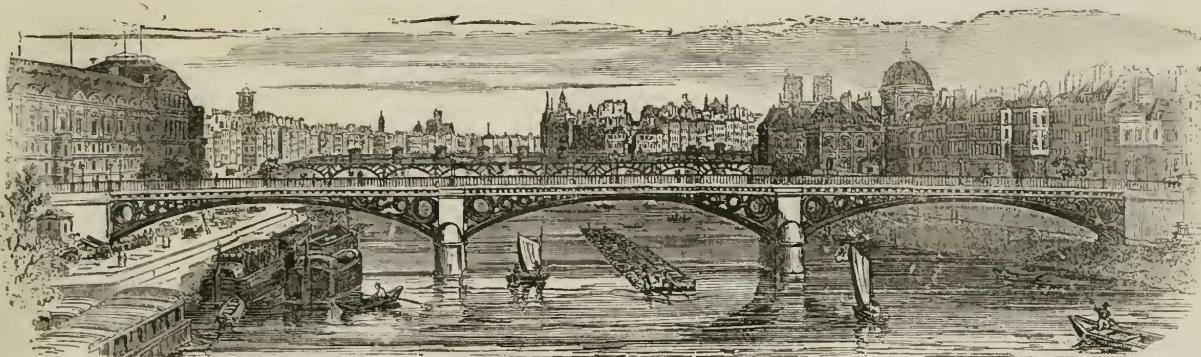


# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 40. VOL. II. — SAMEDI 2 DÉCEMBRE 1843.

Bordeaux, rue de Seine, 23.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

### SOMMAIRE.

**Histoire de la Semaine.** Cour du Banc de la Reine à Dublin; Porte de l'empereur du Brésil. — COURRIER DE PARIS. — Destruction des Monuments historiques. Arc de Saintes. — Théâtres. Mlle Déjazet dans la Marquise de Carabas; Arnal en Berger dans l'Uomo bluse; Dix caricatures sur la Pér. — ROMANCIERS contemporains. Charles Dickens (Suite.) — L'Amie errante. Cinq Gravures par Tony Johannot. — Améliorations et Ouverture des Voies publiques à Paris. Plan de Paris avec indication des rues nouvelles ou projected. — Mystique. Je t'ai bien longtemps attendu; romance; paroles de M. Henri Blaze; musique de M. Allix. Bureau. — Monument élevé par les Ecossais à la mémoire des prisonniers français. Gravure. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Corps de garde et Plan de la place de la Bastille. — Amusements des Sciences. — Rébus.

NOTA. Le portrait de la reine d'Espagne donné dans notre dernière livraison était tiré du *Semanario pintoresco español*.

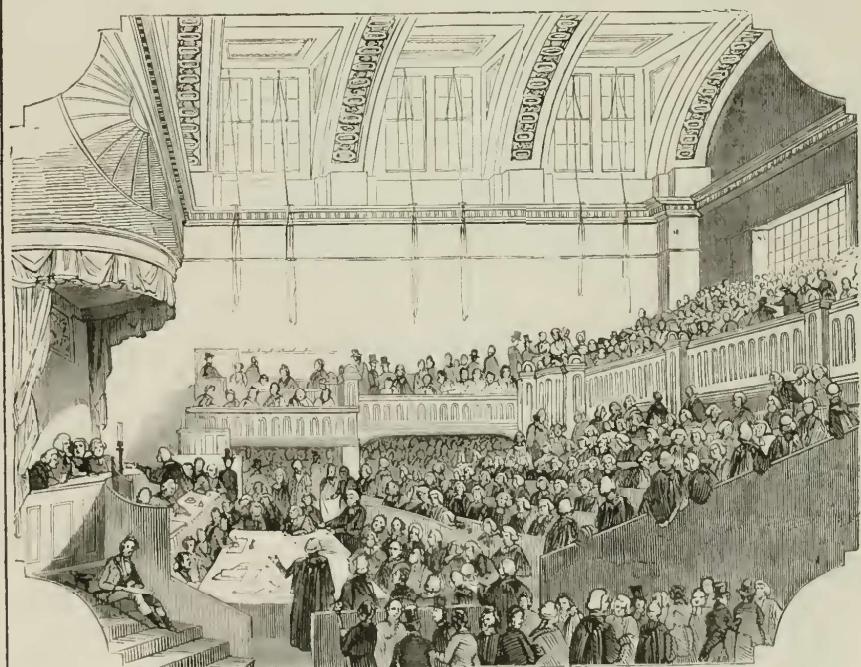
d'eux. En Catalogne, le désarmement de Barcelone s'est opéré; les émigrés de cette ville y sont rentrés, et les travaux des fabriques ont commencé à reprendre. Le capitaine-général de la province, après avoir presidé aux mesures qui ont suivi la capitulation et la reddition de la ville, a dû aller lui-même, suivi de six bataillons, prendre le commandement des troupes qui bloquent encore le château de Figuières. — En Irlande, O'Connell et ses coaccusés ont fait plaider la miltié de la procédure suivie jusqu'ici contre eux. Leurs moyens, longuement débattus, n'ont pas été admis par les magistrats. Ayant demandé un délai de quatre jours, qui leur a été refusé, ils ont comparu en personne devant la cour du banc de la reine et ont déclaré, selon la formule anglaise, vouloir plaider non coupable. La réflexion est alors venue que la liste du jury n'était pas dressée en stricte conformité avec les statuts; que ce serait à coup sûr à un nouveau moyen de

miltié que les accusés ne manqueraient pas d'invoquer; on s'est donc résolu à leur accorder, au lieu des quatre jours demandés et refusés d'abord, jusqu'au 15 janvier, jour définitivement fixé pour le procès. La liste des jurés sera renouvelée le 1<sup>er</sup> janvier et soigneusement surveillée par la défense. — Une ligue, qui ne préoccupe pas le cabinet anglais moins vivement que ne le fait l'association irlandaise, c'est celle qui s'est formée sous le titre d'*anti-corn-law-league*, pour la réforme radicale de la législation sur les céréales. Il est difficile d'essayer même d'en finir avec celle-ci par une proclamation contre des meetings. Déjà elle est parvenue à faire triompher dans deux élections récentes deux candidats qui adoptaient son programme; à l'élection qui vient d'avoir lieu à Salisbury, elle n'a pas obtenu la majorité, mais elle en a approché, et a atteint un chiffre dont l'opposition s'était tenuie bien loin jusque-là. Le ministère croit pouvoir se tirer de tous ces em-

### Histoire de la Semaine.

Que les gens avides de politique prennent patience: l'ordonnance de convocation des Chambres a paru au *Moniteur*; elles se réuniront le 27 décembre, et bientôt les cris: *aux rois!* et *la clôture!* retentiront aux oreilles qui ne connaissent pas de sons plus harmonieux. — En attendant, Paris a enfin se débattre sur des candidatures, et à se passionner sur des noms propres. Quatre de ses arrondissements ont été de nouveau leurs mandataires au conseil municipal; opération sérieuse, car le bâil est de neuf ans et non résulable, et neuf ans du budget de Paris, c'est environ un demi-milliard, au bon emploi et à la meilleure distribution duquel chaque élus est chargé de veiller. Les électeurs ont, dès le premier tour de scrutin, reculé à de fortes majorités tous les hommes qui avaient précédemment rendu des services notables dans les fonctions qu'ils sollicitaient de nouveau. Il y a eu et il devait y avoir, en effet, moins d'ensemble pour les désignations nouvelles. Elles ont porté sur des hommes estimés par leurs concitoyens, mais généralement peu connus en dehors de l'arrondissement qui les a choisis. Un seul nom devait à des idées de régénération sociale qui ne sont pas encore précisément celles de tout le monde, à une publication quotidienne qui a une politique à part, et à une polémique qui la sert mal, une notoriété qui a trouvé d'abord les électeurs indecis. Mais la réunion préparatoire a fait cesser l'éloignement de beaucoup d'entre eux, et au second tour de scrutin, ce nom, déjà avantageusement placé le premier jour, est sorti vainqueur de l'urne. C'est celui de M. Victor Considerant, rédacteur en chef de la *Démocratie Pacifique*. Auprès de beaucoup d'électeurs, l'adjectif aura demandé et obtenu pardon pour le substantif.

En Espagne, avant de se trouver un mari, la jeune reine, aujourd'hui majeure, a dû commencer par se chercher des ministres. M. Lopez a persisté dans son refus de rester aux affaires; M. Serrano s'est gardé le portefeuille du département de la guerre. Le président du cabinet, qui se retire après la majorité déclarée de la reine, et aussi après la cessation de ce que la lutte armée avait de plus ardent, ne s'est point dissimilé pour arriver à quelques-uns de ces résultats, qui n'étaient peut-être pas tous également utiles et qui auraient pu, on le pense assez généralement aussi, être obtenus par d'autres moyens, il s'était eu forcé trop de fois de méconnaître la constitution pour pouvoir administrer sous elle et par elle, alors qu'il n'y avait plus de prétexte pour se soustraire à son empire. M. Olazaga, qui a proclamé qu'il fallait rentrer dans la Charte, a été chargé de composer un cabinet et a rempli cette mission. Nous verrons si les progressistes lui prêteront l'appui qu'il a témoigné la confiance d'obtenir



(Procès d'O'Connell. — Cour du banc de la reine, à Dublin.)

barres en présentant, à l'ouverture du Parlement, une loi pour déclarer illégale toute association qui recueillerait des fonds pour obtenir le rappel ou tout autre acte de législature. Comme l'association contre les séparatistes est surtout une organisation recevant des fonds, elle succomberait, comme les autres, au moyen de l'acte qu'on espère ne pas se voir refuser par le Parlement. — La Turquie a aussi ses crises ministérielles. Le président du conseil de justice, Haliz-Pacha, a été destitué le 8 novembre, et a été remplacé par le beau-frère du

sultan Ahmed-Fehi-Pacha. Ce nouveau ministre a été, pendant les années 1858 et 1859, ambassadeur de la Porte en France. C'est un homme éclairé, qui passe pour l'humain, probe, et dévoué aux intérêts de la civilisation. La *Gazette d'Augsbourg* nous fait l'honneur de dire que les griefs de la France et ses réclamations contre les actes d'inhumanité du ministre disgracié ont animé la chute de Haliz-Pacha. Toujours est-il que notre chargé d'affaires à Constantinople, M. de Bourgogne, a mis à faire parvenir cette nouvelle une diligence qui prouve

qu'il la considère comme un triomphe presque personnel. M. le duc d'Annibal s'est rendu à Rome, puis à Naples, s'est embarqué ensuite pour Malte, et doit maintenant être descendu sur la côte d'Afrique, où il va prendre le gouvernement de Constantine, qui ne doit être, dit-on, que le prélude pour lui du gouvernement général de l'Algérie. S'il a pris le plus long pour se rendre à son poste, ce n'est pas, à ce qu'il paraît, uniquement par curiosité. On a pensé que, dans la situation où notre gouvernement se trouvait vis-à-vis de quelques prêts, un hommage rendu, une visite faite au souverain pontife par un de nos princes, serait un témoignage de respect qui pourrait nous rendre Sa Sainteté favorable, et la déterminer à exercer son influence pour faire cesser un conflit embarrassant. Voilà pour la politique ; mais elle n'aura joué qu'un rôle secondaire dans l'itinéraire du prince, qu'une né-

gitterait que pour les Enfants-Trouvés. L'Asile-Ouvrier réunit ces infirmités immédiatement après leurs couches. Elles y sont admises quand elles n'ont pas atteint vingt-cinq ans, âge à partir duquel la faute ne peut plus guère être mise sur le compte de l'irréflexion ; parfois il est en est quelque compétent par encore quinze années. Elles y sont admises, à la condition toutefois de prendre l'engagement de garder leur enfant et d'en prendre soin. C'est la pensée fondamentale de la maison, pensée morale et élevée. Cet Asile ne compte encore que vingt-cinq lits. La moyenne des lits occupés est de dix-huit. Voici le mouvement de cet établissement en trois ans : 583 filles y sont entrées venant de la Maternité, des Cliniques et de Lourcine ; sur ce nombre, 291 ont été placées par l'établissement, 7 sont rentrées chez leurs anciens maîtres, 53 ont été reconnaissées avec leurs parents, 5 se sont mariées, 53 ont été renvoyées pour différentes causes, 2 sont décédées, 12 se trouvaient encore dans la maison au moment où ce relevé était fait. Toutes avaient mis leur enfant, soit en maternité, soit en sevrage. Le produit du travail de ces pauvres filles sert à les vêtir. Il est pourvu aux autres dépenses de la maison par le produit de fondations et de collectes. — Au Brésil, on sait tirer un tout autre parti des pauvres mères et des enfants. Voici des annonces qui renferment les derniers journaux parvenus en Europe : « A vendre, une mulâtre, tourrue, âgée de vingt ans ; elle a de très-bon lait. Son premier enfant est âgé de quatre mois. S'adresser rue de Saint-Pédro, 180. A vendre, une femme noire, qui est accouchée il y a six mois ; elle est bonne pour tout faire. S'adresser larga do Poco, 3. A vendre, une domestique ; elle a du lait et un enfant âgé de huit mois. On peut la prendre avec ou sans son enfant ; elle est sans défaut. S'adresser rue du Roserai. A vendre, un petit mulâtre âgé de deux ans, très-gentil, et qui connaît un joli cadeau de Noël. S'adresser rue San-Lavis. »

Tout se prépare déjà pour que rien ne vienne faire ajourner la cérémonie d'inauguration du monument de Molé, fixée au 15 janvier prochain, anniversaire de sa naissance. Les sculpteurs ont terminé leurs œuvres ; le fondeur achève la statue. L'habile architecte, M. Visconti, aura tout mis en place et tout encadré dans son monument pour l'époque déterminée. Reste maintenant à arrêter le cérémonial, le programme de la solemnité. On dit que l'Institut, le conseil municipal, la commission des auteurs dramatiques, la Comédie-Française, seront conviés. La place de M. le ministre de l'Intérieur, qui a puissamment contribué à l'érection de ce monument, en proposant aux Chambres et en obtenant d'elles un vote de 100,000 francs, y sera également marquée ; mais, si nous sommes bien informés, on se demandera déjà, au ministère, si une semblable démarche, à l'occasion d'un hommage éclatant rendu à l'auteur du *Tartuffe*, ne prendrait pas dans ce moment un certain caractère politique, et n'affirmerait pas au pouvoir des attaques qu'il veut évent tout conjurer :

La volonté de Dieu soit faite en toutes choses !

Une église se bâtit à Bon-Secours, près de Rouen, en style gothique du treizième siècle. M. Barthélémy, l'architecte, correspondant du Comité historique des arts et monuments, en a déjà terminé le sanctuaire, le chœur et une grande partie de la nef. On élève en ce moment-ci le portail. Ce portail est percé de trois entrées qui seront décorées de sculptures aux tympans et à la voussure principale. Au tympan de la porte centrale, en bas, on verra une foule de malheureux accablés d'infirmités corporelles et morales venant implorer une statue de la sainte Vierge, qui sera placée sur un petit autel. C'est une digne inscription pour une église dédiée à Marie, et qui porte le nom de Bon-Secours. Le haut de ce tympan est réservé à Marie tenant l'enfant Jésus, qu'encenseront deux anges agenouillés. Les cordons de la voussure seront peuplés de nombreux chevreaux des anges, des douze apôtres et des quatorze prophètes. Au tympan de la porte gauche sera placée sainte Anne enseignant à lire à la jeune Vierge Marie ; au tympan de la porte droite, Marie honorée par l'enfant Jésus et saint Joseph. Toutes ces sculptures ont été confiées à M. Duseigneur, qui a fait ses preuves en statuaire chrétienne, et qui se propose de les traiter en style du treizième siècle, comme est traitée l'église entière. — Tout le choeur de la vieille église Saint-Germain-des-Prés est en ce moment encadré d'échafaudages et de tentures en toile. Les peintres sont occupés à peindre et à doré entièrement les voûtes et les murs de cette partie du vieux monument. On sait qu'à son origine, cette église fut comblée des faveurs royaux, et qu'elle était entièrement dorée. De là le nom de Saint-Germain-le-Doré qu'elle porta très-longtemps. — M. Dore, architecte, membre de l'Institut, vient de faire enlever la barbe et les moustaches en pierre dont on avait affublé la figure d'une vierge Marie qui occupe le portail occidental de la grande église de Saint-Denis. Depuis 1810, M. Dore est chargé d'exécuter dans cette abbatiale des travaux immenses, mais qui touchent à leur fin en ce moment. C'est en 1810 qu'on avait ôté à la sainte Vierge le cartre que vient enfin de lui être rendu. — A l'étranger, les beaux-arts continuent à exercer et à étendre leur empire. A Copenhague, le célèbre sculpteur danois, Thorvaldsen, membre correspondant de notre Institut, vient d'achever la statue colossale d'*Hercule*, destinée à orner la façade du château de Christiansborg, résidence du roi Christian VIII. Les statues d'*Esculape*, de *Minerve* et de *Nemesis*, qui doit exécuter ce grand artiste, dans les mêmes proportions, viendront successivement prendre place devant le même monument. A Constantinople, le sultane prend le goût de la musique. Un pianiste a été appelé par lui, et la première chanteuse de la cour de Prusse a été reçue et entendue par Sa Hautesse au palais de Topkapou.

Il s'est formé à Paris, au mois d'octobre 1859, grâce aux efforts de femmes pleines de vertus charitables, et avec l'appui d'un homme qui a consacré une large part de sa vie à des actes utiles, un établissement appelé *L'Asile-Ouvrier de Gerando*, et destiné à recueillir les jeunes filles séduites et abandonnées qu'une faute a conduites soit à la Maternité, soit à la maison de Lourcine. La débauche, le crime peut-être attendraient la jeune mère à la porte de ces établissements, que le malheureux enfant, auquel elle vient de donner le jour, ne

numerait du boulevard à la rue Saint-Lazare en absorbant les rues Thiroux et Sainte-Croix-l'Auxerrois. On dit cette opération réclamée par l'administration des postes : nous n'en croyons rien. Ce que la poste peut demander, c'est la suppression des dénominations multiples, qui doivent donner lieu à des erreurs fréquentes d'adresses et à des courtes inutiles de la part des facteurs. Mais il est possible à ceux-ci, quand une rue n'est pas par trop longue, de trouver un destinataire dont le numéro n'est pas indiqué ; cela deviendrait inexécutable quand, par suite du système qu'on voudrait voir adopter, tous les noms des quais et des boulevards seront supprimés et qu'il n'aura plus qu'un *quai de la Rive-Droite* et qu'un *quai de la Rive-Gauche*. Se retrouvera qui pourra dans une série sans fin de noms commençant à Bercy et finissant à Passy, et malheur à qui, ayant affaire aux premiers ou aux derniers numéros de cette série, ignora dans quel sens elle se déroule ! En supprimant ainsi une foule de noms de rues, on ferait disparaître des souvenirs historiques souvent curieux, qu'il est bon de conserver, et l'on jetterait dans les désignations de propriétés une confusion qui, plus tard, engendrerait des milliers de procès.

Les bandes de voleurs défilent devant la cour d'assises. Malheureusement pour les amateurs de ces sortes de débats, ces messieurs se suivent et se ressemblent. Il se passe aussi chez eux ce qui afflige les partis politiques : les défections y sont nombreuses. Les partis ont leurs transfuges, les bandes leurs révélateurs. — Les tribunaux sont aussi saisis continuellement depuis quelque temps de plaintes en diffamation portées par des actrices, qui accusent des journalistes d'avoir attaqué leur vie privée. Personne ne sera tenu de prendre la défense des écrivains qui se permettent de lâches attaques contre des femmes. Mais les artistes qui recourent à la justice doivent, avant de prendre ce parti, faire leur examen de conscience. Il y a peu de jours que le rédacteur d'un petit journal était poursuivi par une de ces dames, comme lui ayant contesté les qualités requises pour représenter exactement Jeanne d'Arc. L'artiste avait fait citer un témoin. Celui-ci est appelé. Le président, M. Turbat, lui pose les questions d'usage : « Êtes-vous parent ou allié de la plaignante ? — Non, monsieur le président. — La connaissez-vous ? — Oui, monsieur le président : j'ai été son amant pendant cinq ans. » La sincérité inattendue du témoin a produit dans l'assistance un effet difficile à décrire.

L'armée a perdu le lieutenant-général d'artillerie baron d'Orda ; l'administration, M. Dupin, ancien sous-préfet, conseiller d'Etat honoraire, père des trois hommes qui ont, chacun de leur côté, travaillé à l'illustration de ce nom ; l'Académie Française a vu mourir l'auteur des poèmes de *L'Enfant Prodigue* et de *la Maison des Champs*, M. Campion. Le fanfaron qu'il occupait avait été succéssivement rempli par Colletet, Boileau (Gilles), Montigny, Perrault, Rohan, Vauréal, la Condamine et Delille. Nous saurons bientôt quels sont les aspirants à cette succession. On cite dès à présent MM. Sainte-Beuve et Saint-Marc-Girardin.



(Thérèse-Christine-Marie, impératrice du Brésil.)

gociation plus séduisante et plus tendre a conduit à Naples. Le 4 septembre dernier, une des sœurs du roi des Deux-Siciles, la princesse Thérèse-Christine-Marie, a épousé l'empereur du Brésil ; le duc d'Aquila, leur frère, dont le nom a été écarté par des influences diplomatiques de la liste des prétendants de la jeune reine d'Espagne, le duc d'Aquila vient de demander officiellement la main de la princesse Juanmaria, sœur ainée de l'empereur du Brésil et de la princesse de Joinville ; aujourd'hui, il n'est plus secret qu'un projet de mariage a conduit dans cette cour d'amour M. le duc d'Annibal ; mais les correspondances ne sont pas d'accord, et tandis que les unes lui font épouser la sœur du roi de Naples, de l'impératrice du Brésil et du duc d'Aquila, les autres le marient à la fille du prince de Salerne, leur cousine.

Après les princes qui prennent femme, il y a les princes qui sont fort embarrassés d'en avoir une. Le soi-disant duc de Normandie, Louis XVII, plonge, ainsi que sa nombreuse famille, dans la misère, voit se continuer les débats dont nous avons déjà parlé avec ses frères anglois. Il s'est présenté devant la cour des débiteurs insolubles, et a requis sa libération. Il a dû avoir reçu de France, de ses partisans, depuis 1856, diverses sommes s'élevant à 250,000 francs. Ceci aura pu paraître invraisemblable ; mais dans toute la romanesque histoire de cet homme, la vérité l'est par-dessus tout. Nous surprendrons étrangement nos lecteurs, si nous leur racontions tous les détails qui nous ont été communiqués sur le séjour de France de ce singulier préteur, sur les dévouements qu'il y a fait naître, sur les sommes considérables qui lui ont été très-spontanément remises, sur l'espèce de court qu'il avait institué autour de lui, sur les asiles-de-camp appartenus qu'il s'était attachés, et qu'il avait pris dans la garde royale même. Nous ne renonçons pas à en faire quelque jour le sujet d'un récit très-exact, nous réservant bien néanmoins à ce qu'il rencontre des incrédules. En attendant que Louis XVII trouve un historiographe, il a trouvé un créancier impitoyable, qui est venu s'opposer à sa mise en liberté. La cour a reuni à prononcer.

Il s'est formé à Paris, au mois d'octobre 1859, grâce aux efforts de femmes pleines de vertus charitables, et avec l'appui d'un homme qui a consacré une large part de sa vie à des actes utiles, un établissement appelé *L'Asile-Ouvrier de Gerando*, et destiné à recueillir les jeunes filles séduites et abandonnées qu'une faute a conduites soit à la Maternité, soit à la maison de Lourcine. La débauche, le crime peut-être attendraient la jeune mère à la porte de ces établissements, que le malheureux enfant, auquel elle vient de donner le jour, ne

## Courrier de Paris.

Les ambitions littéraires sont éveillées ; le poète, l'orateur, l'historien, le critique, l'auteur de drames ou de comédies, sautent à leur tour, s'habillent précipitamment, prennent un cabriolet à l'heure et se mettent en course, de l'est à l'ouest et du midi au nord. Un académicien vient de mourir ! un fanfaron est vacant ! qui succédera à l'immortel défunt ? C'est moi, dit la comédie ; moi, s'écrient l'ode, le roman, la tragédie, le cours de littérature, le feuilleton, et jusqu'à l'opéra-comique : Je suis le plus spirituel, le plus profond, le plus éloquent, le plus sublime.

Mes vers ont des beautés que n'ont pas tous les autres ! Les Grâces et Venus regnent dans tous les nôtres ! Mon style à la tour libre et le beau choix des mots ! On voit regner chez moi l'italie et le pathos !

Les trente-neuf immortels survivants n'ont qu'à bien se tenir : le mois de décembre sera rude pour leur immortalité. Dès le matin, au chant du coq, le candidat académique viendra frapper à leur porte : « Qui frappe ainsi ? — Avez pitié d'un pauvre homme sans faute ! un fauteur, s'il vous plaît ! Votre voix, pour l'amour de Dieu ! La charite, mon bon immortel ! » L'académicien s'échappe par une porte secrète et gagne la rue, se croant libre de toute atteinte. Tous candidats l'attendent sur le seuil de sa maison ; trois autres, endimanchés au ron d'une horne, se jettent sur lui et lui déchargent leur candidature en pleine poitrine et à bout portant. Le malheureux académicien, à peine remis de cette brusque attaque, tombe, vingt pas plus loin, dans une escouade de parents, d'amis et de « hérits » du candidat, qui l'égorgeent de plus belle. C'est l'œuf, c'est le fils, c'est l'œule, c'est la femme, la cousine, le propriétaire, le locataire, le portier, « A vous lui donnerez votre voix, n'est-ce pas, mon cher monsieur ? » Car ce n'est pas assez du candidat, en personne, les infortunes académiciennes ! vous avez sur le dos des petits-fils de leurs pères, les parents de leurs parents, les amis de leurs amis, les voisins de leurs voisins et ce qui s'ensuit ; si bien qu'après toute élection académique, il y a presque toujours un ou deux immortels d'enterres dans l'ainée. On attribue leur mort, les uns à la vieillesse, les autres à une fièvre, ceux-ci à la goutte, ceux-là à la pleurésie. Quelle errer ! Ils sont morts la plupart d'un mal que je nommerai, en ma qualité de docteur

## L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

illustre, indiction de candidats. Vert-Vert rendit le dernier soupir étouffé sous les drapées; plus d'un académien a socombé sous les salutations, les sourires, les caresses, les prières, les visites empressées, les coups de sonnette sans relâche et les supplications du candidat à l'Académie.

Le fauteuil aujourd'hui vacant est celui de M. Campenon, mort cette semaine. L'héritier littéraire qui viendra s'y assoir après lui n'aura pas du moins la crainte, comme cela arrive, d'être écrasé par le souvenir et la gloire de son prédécesseur. Il y a vingt ans qu'on ne partait plus de M. Campenon, et du temps qu'on en parlait, son nom a toujours marqué à petit bruit. Un seul jour M. Campenon se trouva mis en lumière et causa quelque rumeur; mais ce fut moins par son talent doux et modeste et par son caractère paré à son talent, que par le fait d'une circonstance particulière que nous dirons tout à l'heure.

Il était né à Grenoble en 1775; aussi le premier voyage qu'entreprit sa mère fut-il un voyage de Grenoble à Chambéry, dans le goût de Chapelot et de Bachaumont. Campenon n'avait pas besoin d'aller chercher si loin pour apprendre à rimer; on s'en mêlait dans sa famille, et le poète Léonard était son oncle.

Rendant ainsi, à son loisir, quelques pièces légères, selon la mode du temps, il finit par venir à Paris, dans ce Paris convité par tous les portes de province; la poésie descriptive était alors en pleine floraison, et Delille y dominait en roi. Campenon, s'abritant sous cette couronne de Delille, peu à peu glana quelques fleurs et quelques épis dans les domaines du maître. De ce penchant de Campenon pour le genre descriptif et bucolique résulte une grande intimité entre les deux poètes; toutefois, Delille ne communiqua point à son ami l'éclat de sa veine et de sa fécondité. Tandis que le chantre des *Jardins* seignait l'hémisphère à pleines mains, Campenon ourdissait lentement et modestement ses vers. Aussi son bagage poétique est-il des plus légers; on le portera aisément sous le bras, sans fatigue, de Paris à Grenoble et de Grenoble à Chambéry. Deux petits poèmes composent le plus fort de ce bagage. L'un a pour titre: *L'Enfant Prodigue*, l'autre: *La Maison des Champs*; ajouté un projet de vers sur *Le Tasse*, que Campenon n'a point achevés, et une vingtaine de pièces fugitives dans le style de ce quatrain adressé à une femme :

Un auteur doit, sur toutes choses,  
Placer chaque sujet dans son lieu, dans son temps;  
Ainsi pour vous me nusse attendra le printemps,  
Et je vous chanterai dans la saison des roses.

Et avec cela vous connaissez lont mon Campenon.

Il n'en fallut souvent pas davantage pour entrer à l'Académie; mais rarement on y entra à moins, il faut l'avouer. Le sobre Campenon se présenta cependant pour succéder au plus prodigie des poètes, à Delille, et emporta la nomination. L'Académie, en le choisissant, se laissa gagner par l'attrait de donner à Delille pour successeur un homme qu'il avait aimé de son vivant par l'espèce d'émulation qu'il y avait dans les goûts poétiques de l'un et de l'autre, quoique à une immense distance de la part de Campenon, et enfin par l'esprit aimable de celui-ci, son caractère doux et poli et son commerce plein d'amitié. L'agrément de l'homme servit de passe-port au poète.

Le honnête Campenon avait eu beau chanter l'innocence des champs et enseigner, comme le dit la préface de son poème, « à l'homme sensible possesseur d'une petite maison de campagne, l'art de se délasser des fatigues de la ville en poussant la bûche et en portant l'arrosoir, et d'entremêler les légumes aux fleurs et les arbres qui fournissent du fruit à ceux qui donnent de l'ombrage, » la malignité parisienne, insensiblement à ces souvenirs d'éducation clématière, railla la candidature de l'auteur de *La Maison des Champs*; on répétait de salon en salon ce plaisant distique :

Au fauteuil de Delille a-pire Campenon;  
Son talent suffit-il pour qu'il s'y campe? — Non.

Il s'y campa cependant, malgré les épigrammes. Élu en 1815, sa réception en séance publique n'eut lieu que dix-huit mois plus tard, en février 1814. De grands événements venaient d'étonner le monde et de changer la face de l'Europe. Tout s'en ressentit, tout, jusqu'à la réception de Campenon. — Les circonstances en firent une affaire importante; les passions politiques s'en mêlèrent; les parties y trouvèrent un alibi; dans cette séance académique, Campenon, ardent royaliste, représenta la Restauration, récemment victorieuse, et Regnault de Saint-Jean-d'Angely, chargé de lui répondre, le drapeau de l'Empire vaincu. L'affluence fut immense, et les journaux du temps racontent que jamais, de mémoire académique, on n'avait si bruyamment assiégé les portes et si tumultueusement envahi les banquettes. Dans le compte-rendu inséré au *Journal des Débats*, Féret félicite le récipiendaire de cette foule curieuse. « On y remarqua un grand nombre d'étrangers, dit-il, et particulièrement beaucoup d'Anglais et beaucoup d'Anglaises, » Triste éloge et douloureux cortège, derrière lequel l'œil du citoyen devait toujours voir les infirmités de la patrie!

Le rôle de Campenon était facile à remplir; il ne s'agissait que de lancer les Bourbons avec adoration, et de maîtriser l'Empereur abattu; c'est ce qu'il fit. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, au contraire, avait la tâche perilleuse. Placé entre son passé, ses affections bien connues et les nécessités du moment, il fallait qu'il ménageât le pouvoir présent sans compromettre son caractère, et tout en laissant percer le fond de sa pensée, il se tira du danger, non sans talent et sans courage. Plus d'un mot détourné, plus d'une phrase hâlée maintinrent la dignité de l'auteur et les sentiments de l'homme politique. Regnault hasarda surtout une certaine distinction entre le *prince* et la *patrie*, qui lui attirèrent le fendon dans les vives attaques des feuilles royalistes.

Après cette chaude escarmouche, la gloire littéraire de Cam-

penon rentra dans la modestie et le silence; quant à Campenon lui-même, il tint de l'unité de la Restauration plusieurs fonctions importantes, l'une au ministère de l'Instruction publique, l'autre à l'intendance des menus-plaisirs. A propos de cette dernière faveur, il courut sur son compte une épigramme qui se terminait par ces deux vers :

Pour le placer dans les menus,  
On a consulté ses ouvrages.

Une santé délabrée et les événements de 1830 éloignèrent Campenon des fonctions publiques. Il y avait près de quinze ans qu'il vivait à la campagne entouré d'amitiés et d'affections. C'était un homme d'un esprit agréable après tout, et d'un aimable caractère.

— On nous annonce de tous côtés des hommes de génie et des prodiges à foison. Ici un drame merveilleux intitulé *Diegors*; là une admirable comédie en cinq actes et en vers dont la réputation court la ville depuis huit jours sous le titre des *Bâtons flottants*. Ces deux chefs-d'œuvre en espérance ont excité, dit-on, l'enthousiasme de MM. les comédiens ordinaires du roi, qui viennent de les accueillir à bras ouverts. L'auteur du drame étonnant est un jeune homme jusqu'ici parfaitement inconnu, et qui se nomme M. Siéjour. Quant au père de l'admirable comédie, c'est bien un autre mystère: personne ne sait ni d'où il vient, ni qui il est, ni comment il se nomme. Nous proposons le mot de cette étrange aventure: esprits patients et sagaces qui devinent avec tant de succès les rébus de l'*Illustration*.

Ge n'est pas assez du Théâtre-Français; l'Académie royale de Musique va bientôt avoir aussi son prodige: M. le marquis de Louvois va arriver à la tête et le tuteur. Dimanche dernier, le spirituel marquis a prêté ses salons à la mise au jour de la merveille; c'était une exposition à huis-clos en attendant le grand état public. Or, la merveille est un opéra en deux actes nommé *l'Egyptienne*; on ne parle pas de l'auteur des paroles; il n'est question que du compositeur qui a écrit la musique; il s'appelle Wilbach et échappe à peine à l'adolescence: Wilbach n'a que dix-sept ans; une circonstance ajoute une douloreuse émotion à l'intérêt qu'il inspire par son talent précoce: Wilbach est aveugle.

Plusieurs artistes, et des meilleurs, parmi eux Barroilhet, étaient mis à la disposition de M. le marquis de Louvois pour ce curieux essai. Ce n'est donc pas l'exécution habile qui devait manquer à l'œuvre du jeune maestro. Mais, hâtonnus de le dire, l'œuvre ne s'est pas manqué à lui-même; il a charmé et surpris l'asssemblée; on peut croire aux promesses d'un succès qui avait Meyerbeer et Halévy pour témoins et pour appréciateurs. L'Académie royale de Musique était représentée par M. Léon Pillet, et l'Académie royale de Musique a battu des mains. — Le nom de Wilbach a un air allemand qui pourrait faire croire que l'intéressant artiste arrive de Munich ou de Vienne. Qu'on ne s'y trompe pas; Wilbach est de Montpellier; cela est toujours bon à constater d'avance, afin qu'un jour l'Allemagne ne le dispute pas à la France, pour peu que le simple aveugle d'aujourd'hui devienne un aveugle grand homme. On ne sait ce qui peut arriver.

— Il y a longtemps qu'on a dit de Paris qu'il conquérira le monde par ses idées; on pourra ajouter par ses vanneaux et par ses contredanses. Le vendeur parisien envahit l'univers; je ne sais plus quel touriste raconte avoir assisté, au fond de l'Asie, à la représentation du *Nouveau Poucetteau*, de M. Scribe; il est clair qu'il avait peu le répertoire du Gymnase et du Palais-Royal envahira la Chine, et sera son entrée à la cour du sublime empereur. Quant à la propagande de la confédérance, voici un fait qui en donne une preuve particulièrement remarquable: on assure, et cela très-sérieusement, que S. M. Pomaré, reine des îles Marquises, voulant organiser pour cet hiver un bal à grand orchestre, a fait faire des propositions à M. Bosisio, un des Misards de la contre-danse; M. Bosisio se serait chargé de faire danser aux îles Marquises, et, en tête, à la reine Pomaré: la *Lionne*, la *Satyrinque* et les *Hussards de la garde*; mais M. Bosisio est l'hippocrate du *Galop*; il a refusé les présents d'Artaxerxes-Pomaré. M. Bosisio tient à ne faire galoper que sa patrie.

— Saint-Étienne est de plus en plus connu par les éclatantes affaires: un moment où nous écrivions, leur succès tiennent du défi: *Otello* a dépassé la fortune d'*Il Barbiere*; l'empereur se distingue par son dilettantisme ardent, c'est de lui aussi qu'énanment les gracieux sourires et les récompenses. Après cette représentation d'*Otello*, entre ses compliments de satisfaction, il a envoyé à Rubin une bague d'émeraude; à Tamburini, une bague de saupur; à Pauline-Viardot-Désdemona, des boucles d'oreilles en diamant. On aura une place de l'artstocratie de ce siècle, quand on saura que cette place de bâton ou d'avant-scène conte 200 francs.

— Après ses semaines de grave indisposition, mademoiselle Rachel se prépare à rentrer au Théâtre-Français; elle jouera le rôle de Monine. Salut, chaste Monine! soyez la bien resuscitée, et surtout ne recommencez pas!

### De la Destruction des Monuments historiques.

On entend souvent des voix s'élever contre la centralisation et prétendre que l'administration supérieure n'est réservé tous les pouvoirs, et que les autorités locales et communales sont sans liberté de mouvement et d'action. Nous ne nous proposons pas d'examiner ici jusqu'à quel point ces plaintes sont fondées; mais ce que nous vous trouverons dans la nécessité

de constater, c'est que ces autorités usent souvent bien mal de pouvoir, trop restreint selon elles, qui leur est laissé, et que cette administration centrale, qu'on représente comme maîtresse de tout, est la plupart du temps impuissante à empêcher des actes qu'elle dépose.

Depuis dix ans, les ministères qui se sont succédé ont montré, pour la conservation des monuments historiques, une sollicitude qu'il serait injuste de ne pas reconnaître. Des fonds ont été demandés dans ce but par les ministères de l'Intérieur et accordés par les Chambres; et il y a deux ans, sur la proposition de l'honorable M. le comte de Sade, le crédit précédemment voté a été tout à coup double. Une commission des monuments historiques près du département de l'Intérieur a été formée; un comité des arts et monuments a été adjoint au département de l'Instruction publique; des restaurations intelligentes et nombreuses ont été entreprises sous la surveillance d'un inspecteur-général; des circulaires pressantes ont éveillé le zèle des préfets, ont provoqué le concours des maires; plusieurs préfets ont, par des lettres pastorales, associé leurs efforts à ceux de l'administration; en un mot, rien n'a été négligé pour que la France monumentale, successivement ravagée par les scrupules outre d'un sentiment religieux peut éclater, par la fureur révolutionnaire, et par un vandalisme récrepateur, fit enfin respecter comme elle doit l'être par une génération dont la principale gloire semble devoir être de n'en incomprendre aucune. Ces intentions louables et bien arrêtées, les cabinets qui se sont succédé ne s'en sont pas départs un instant. Que voyons-nous cependant tous les jours? Dans un rapport à M. le ministre de l'Instruction publique, le comité historique des arts et monuments s'est chargé de répondre à cette question :

« A qui bon tout ce zèle, y est-il dit, si, pendant que le comité cherche à entourer de respect nos monuments, à les faire étudier et disséquer, en quelque sorte, on mitte ces monuments, ou les dégrade, ou les détruit? Le dédain, qui regarde en pitie les monuments appellés gothiques; la cupidité, qui spécule sur des matériaux abondants et de bonne qualité; l'ignorance et le mauvais goût, qui sont hors d'état d'apprécier une œuvre d'art; la mode, qui ne trouve beau que ce qui est blanc et uni; le temps, qui achève de miner des monuments agés ou fragiles, sont autant de causes qui rasent du sol ou altèrent dans leur qualité une foule de monuments importants. Paris, la ville la plus éclairée et la plus intelligente, a fait démolir ou lassé ruiner, depuis six ans, quatre églises intéressantes à plus d'un titre: Saint-Pierre-aux-Boeufs, Saint-Côme, Saint-Benoit et l'église du collège de Cluny. Or, Paris donne le ton à toute la France; aussi ne se passe-t-il pas un mois, on pourra dire une semaine, sans que l'on entende tomber, sans que l'on ne voie mitter quelque vieux monument (*Bulletin du Comité*, I, 28). » El dans un second rapport (I, 59): « Prenez un monument d'une certaine importance historique, et n'en fait, malgré des réclamations motivées, tandis qu'il était facile de le conserver ou de le lever ailleurs; on rase le petit édifice sans qu'on l'ait dessiné, et sans que l'inscription rappelle qu'il était l'unique et dernier débris d'un monument fameux. Ce débris, c'est la tourne Saint-Victor; ce monument fameux, c'est l'abbaye elle-même. » Le comité (I, 516) enregistre la démolition de l'église des Célestins, près de l'Arsenal.

Chacun des pages du même recueil renferme de vives réclamations contre le projet de destruction de l'Hôtel de La Tremouille, qui était situé rue des Bourdonnais, puis de trop justes doléances contre cet acte barbare une fois qu'il a été commis. On y répond par la promesse de faire réédifier ailleurs la tourne Saint-Victor et celle qui ornait la cour de l'hôtel de La Tremouille; mais les débris de celle-ci pourraient à l'Ecole des Beaux-Arts, en plein air et sur une terre humide, tandis qu'avec les matériaux de la tourne Saint-Victor on a bâti un hôtel garni. Nous ne suffirions pas à citer tous les projets vandales qui ont été concus, et dont un trop grand nombre ont été exécutés, malgré les réclamations les plus pressantes, à Sens, à Bayonne, au Mans, à Besançon et dans presque toutes les villes de France grandes et petites. Mais il n'en était peut-être pas une sur laquelle plus de sollicitude se fit porter de la part des comités que la ville de Saintes. Ses monuments romains, ses monuments gothiques offrent un égal intérêt et le plus enrichis assemblage, et, parmi tous, son arc de triomphe qui couronnait son vieux pont, avait été recommandé. Plus d'une fois nous voyons la preuve dans le *Bulletin officiel*, auquel nous venons de faire des emprunts, que cet arc sera réparé et conservé. Hélas! tous les plans de conservation se trouvent déjoués, toutes les espérances sont à jamais déçues. On dormait en paix rue de Grenelle-Saint-Germain, quand on écrivait de la Rochelle le bulletin funèbre que voici :

« Saintes est une des plus anciennes villes de France, et les monuments qu'elle renferme attestent la puissance du peuple qui l'avait soumise. Un arc de triomphe, placé au confluent de la Sèvre et de la Charente, laissait encore lire sur ses frises qu'il avait été élevé en l'honneur de Germanicus. Lorsque, sous les coups du temps et du fer dévastateur, tout le couloir autour de cet édifice romain, seul il resta debout dans un état de conservation presque complet, et les Huns, les Vandales, les Goths et les autres barbares qui tournent à tour se ruèrent sur la Saintonge, le respectèrent. Aux ingénieurs du dix-neuvième siècle était réservé l'honneur de le faire démolir.

« Depuis un mois on procède à cet acte inqualifiable. Un architecte envoyé de Paris, et qui n'avait pas le temps de rester à Saintes, confia la surveillance des travaux à un maître du gouvernement; celui-ci, qui avait des occupations personnelles, recommanda à l'entrepreneur d'y faire attention. Cet entrepreneur, qui a plusieurs chantiers, en laissa le soin à son contre-maître, qui, ayant lui-même des travaux à surveiller sur différents points de la ville, s'en rapporta à un Limousin. Les pierres ont donc été mises sans soin, sans précaution, sur un chariot, et transportées dans un pré voisin. Là on les faisait

basculer, et, en roulant, elles allaient se heurter, se briser les unes contre les autres. Pas une n'est restée intacte, et le peu de sculptures qui subsistaient sont mutilées, méconnaissables. La base de l'édifice, qui oppose trop de résistance, est ouverte à l'aide de la poudre à canon : qu'on juge main-

tenant de l'état dans lequel se trouvent ces blocs après l'explosion !

« Ce n'est pas tout : le conseil municipal a décidé que cet arc de triomphe serait déplacé sur la route de Rochefort, à plus de cinq cents mètres du lieu où il demeura planté pen-

Carabas pour épouser une si petite fille. — Il ne faut pas mépriser un peu petit que soi ; M. le marquis va nous le prouver tout à l'heure. Fanchette, en effet, cette Fanchette dédaignée, le tire d'un très-mauvais pas, c'est-à-dire qu'elle le sonstrait aux poursuites d'un terrible vicomte de Merluchet, qui vient l'obliger à épouser sa sœur, la très-lâche et très-revache vicomtesse.

« C'est moi qui suis la marquise de Carabas, » dit Fanchette, arrivant vêtue comme une marquise ; et la voilà qui tranche de la maîtresse, parle, ordonne, se livre au plaisir, et fait si bien qu'elle met en déroute les Merluchet ; la bigamie étant un cas pendable, la vicomtesse renonce au marquis, puisque voici la marquise.

Carabas, reconnaissant de ce bon tour, prend décidément Fanchette pour sa femme, dût l'ombre des Carabas en tressaillir dans leur tombe. — Mettez la vive et prompte Déjæz aux prises avec les Merluchet, et vous aurez le secret du succès de ce vaudeville, dont les auteurs sont MM. Bayard et Dumanor.

Nous parlons d'ombre tout à l'heure, et nous ne savions en avoir une si près de nous ; cette ombre est celle de la tendre Marie. Quoi donc ! Marie est morte ! Oui, vraiment ; elle s'est précipitée dans les flots par désespoir amoureux. Max, qui l'aimait, la pleint, et, à force de pleurer, devient fou. — Ce blanc fantôme qui glisse légèrement à travers les sentiers et les arbres, cette apparition légère que le pauvre Max poursuit, vous avez dû : c'est l'ombre de Marie ! Eh bien ! c'est Marie elle-même ; Marie a été sauve des flots, et, après mille aventures, elle est revenue auprès de son cher Max, qui retrouve enfin Marie elle-même dans son ombre. Si Max n'était pas fou, il y aurait de quoi le devenir ; mais attendez qu'il fût bien réellement, il n'a rien de mieux à faire que de recouvrir la raison et d'épouser Marie. Ainsi fait-il ; puis se réjouit et l'on danse. — C'est là un très-joli bullet-pantomime : l'Opéra n'aurait pas mieux fait. MM. Cognard frères en sont les heureux coupables. — Quelques jours avant, M. Dumas entrat en fée par *Louis Bernard*.

*Louis Bernard* est une pauvre fille convoitée par le roi Louis XV ; Louise a de l'honneur, et aime honnêtement son jeune officier ; bien entendu qu'au dénouement, les deux amants se réunissent et se marient ; mais après combien de traversées, de dangers et de larmes !

Ce drame est des plus vulgaires ; on a cependant nommé M. Alexandre Dumas. M. Dumas ne crut plus de se compromettre.

Le Second-Théâtre-Français fait une grande consommation de vers et de prose ; c'est, sans contredit, le plus actif et le plus insatiable des théâtres de Paris ; deux ou trois pièces nouvelles suffisent à peine à son appétit hebdomadaire. Il va sans dire que dans une production aussi copieuse, il se trouve plus d'un mets vulgaire et mal assaisonné, que le parterre, cet autre convive, rejette dédaigneusement. Témoin *le Désopport*, petite comédie en deux actes, qui est mort au premier, et *l'Hôtel d'Alban*, proverbe d'une conception si faible que le moindre souffle l'a renversé. La petite comédie, qui a pour auteur M. Dumersan, avait la prétention de fronder ces pré-*ludans* philosophes, grands ennemis de la tyrannie, auxquels il ne fait qu'une occasion pour être les plus intraitables tyrans du monde ; l'intention était bonne ; mais que faire d'une intention, quand le goût, l'invention et l'esprit font défaut ? J'aime mieux, à la rigueur, *l'Hôtel d'Alban*, de M. Deslandes ; ceci du moins a quelque malice et le trait n'y manque pas absolument ; mais la thèse en est tant soit peu surannée, malheureusement pour l'honneur du génie de M. Deslandes. Il s'agit, en effet, de râiller le ridicule des femmes auteurs ; Molière a rendu l'entreprise bien difficile depuis les *Femmes savantes* ; Araminte et Bélice ont pris la place et ne la quittent pas aisément.

Ces deux bluettes ne comptent guère. Un jeune homme, M. Léon Guillard, petit-neveu de l'auteur de *l'Edipe à Colonne*, arrive après M. Deslandes et Dumersan, annonçant des prétentions beaucoup plus hautes ; c'est d'une comédie en cinq actes et en vers que M. Léon Guillard est le père, n'plus ni moins : le sujet est d'un honnête homme. M. Léon Guillard s'attaque au vice, à l'intrigue, au trafic des opinions et des sentiments. Il ne serait pas juste de dire que sa comédie manque d'après, et nous ne vivons pas précisément dans un siècle de *Curtius* et de *Catons*.

*Fiervil* est l'homme en qui sont incarnés tous les vices et toutes les cupidités que la verve de M. Guillard poursuit : l'or, les titres, le pouvoir, voilà les biens que ce *Fiervil* envie ; et croirez-vous que *Fiervil* veuille les mériter honnêtement, par les voies permises ? Non. *Fiervil* est persuadé qu'on ne devient riche, titré et puissant que par la corruption, le mensonge, la mauvaise foi, l'intrigue, ce que M. Léon Guillard appelle les moyens dangereux. Qui a raison de *Fiervil* ou de M. Léon Guillard ? L'histoire de notre temps nous dispense de le dire. — Aussi le dénouement de la comédie de M. Guillard a-t-il paru invraisemblable à beaucoup de gens. *Fiervil*, en effet, unit par être dipe et victime de ses ténèbres mauvaises ; la fortune, la femme, la puissance qu'il convoitait, lui échappent coup sur coup, au moment où il se croyait le plus sûr de les tenir ; son infamie est dévoilée ; il en reste pour sa courte honte, et c'est un honnête homme qui recueille les biens que le malhonnête homme espérait. La leçon est saine, nous ne saurions trop l'apprécier. Des vers pleins de nobles sentiments, exprimés avec vigueur, annoncent que M. Léon Guillard est un cœur sincère, ennemi de la lâcheté morale et qui la flétrit de conviction ; c'est beaucoup pour un poète ; il n'a manqué à M. Léon Guillard qu'un peu moins de jeunesse et plus d'expérience de la scène, pour faire une œuvre tout à fait complète. Telle qu'elle est, 1<sup>re</sup> parterre a bien fait de la distinguer et de l'applaudir.

D'où vient cet immense éclat de rire ? C'est *Arnal* qui paraît ; le rire inextinguible, le rire olympien sert de cortège ordinaire à cet original. — Cette fois, *Arnal*, qui a si souvent joué la passion, joue l'ennui ; *Arnal* n'est plus l'homme amou-



(Saintes. — Arc de triomphe de Germanicus, récemment démonté.)

dant dix-sept siècles. Une députation a été, dit-on, envoyée à cet effet à Mirambeau, près de M. le ministre de l'intérieur, pour le prier d'appuyer ce projet. En attendant, les blocs de granit sont là gisants dans un pré et dans les rues voisines.

« M. l'architecte de Paris, de retour à Saintes, a part peu satisfait de la manière dont ces pierres ont été transportées. Il a l'intention de les faire empiler et reconstruire d'un hangar, pour les protéger contre les injures de l'air et surtout des passants. Qu'il se hâte donc, car dans un mois, probablement, deux mètres d'eau les couvriront.

« Si des pierres étaient susceptibles de pourrir, nos descendants pourraient les voir tomber en décomposition avant qu'on eût songé à les remettre à leur ancienne place. Le bruit court encore qu'on vient d'acheter, à raison de 5 fr. pièce, des tronçons de colonnes romaines provenant de la reconstruction d'un mur de l'hôpital, pour remplacer les morceaux cassés ou détruits dans la démolition. »

N'est-il donc nul moyen de faire que les efforts du ministère ne soient pas complètement inutiles, que ses vœux formels ne soient pas constamment méconnaissables ?

### Théâtres.



(Palais-Royal. — La Marquise de Carabas. — Mademoiselle Dejæz.)

*La Marquise de Carabas* (PALAIS-ROYAL). — *L'Ombre* ; *Louise Bernard* (PORTE-SAINT-MARTIN). — *Les Moeurs Dangereux* (OUFON). — *L'Italien* et *le Bas-Breton* ; *Manon* (GYMNASIE). — *L'Homme Blasé* (VAUDEVILLE). — *Stella* (théâtre de la GAETÉ). — *Piocheurs et Fiduciaires* (VARIÉTÉS). — *Reprise de La Péri* (OPÉRA).

La liste est longue, Dieu merci, et les théâtres n'ont pas fa

es Harpagnons cette semaine ; ils sèment la prose et les vers à pleines mains, en vrais dissipateurs. Commengons par madame la marquise de Carabas : toute marquise tout honneur.

La marquise, d'abord, n'est pas du tout marquise ; elle finit par là, il est vrai, mais elle débute par être tout simplement Fanchette la menuière. Fanchette, par son air vif et mutin, a fixé un instant les regards de M. le marquis de Carabas ; après quoi M. le marquis a délaissé Fanchette, se trouvant trop

reux que vous avez vu se jeter, tête baissée, aux pieds de la brune et de la blonde; Arnal est un homme blasé; le cœur d'Arnal est mort, Arnal n'aime plus rien: que ferons-nous d'Arnal?

Il s'appelle Nantouillet. Or, Nantouillet est venu au monde affligé de deux cent mille livres de rentes; de là vient qu'à trente-deux ans, Nantouillet s'ennuie. Nantouillet est blasé: ni le bon vin, ni la bonne chère, ni les beaux yeux, ni les beaux cheveux, ni les beaux châteaux, ne sauront divertir Nantouillet; voyage-t-il, il bâille; demeure-t-il, il bâille encore; il bâille toujours.

« Si tu te mariais? lui dit-on. — Soit! » Et Nantouillet arrête la première femme qui passe pour en faire sa femme. Celle-ci ou celle-là, qu'importe à l'homme blasé? Malheureusement ou heureusement, mademoiselle de Canaries est en puissance d'auant, et quel amant! un butor, un manant, un athlète; il saisit mon Nantouillet au collet, et voici nos deux gaillards qui se battent et se précipitent l'un et l'autre dans la rivière. Quel homme blasé, fut-il le plus blasé du monde, ne se sentirait pas ému d'un pareil plongeon?

Je vous assure que Nantouillet maintenant n'a plus le temps d'être blasé; croyant avoir nové son rival, il passe son temps à se cacher, à fuir les gendarmes, à se donner pour mort, à manger du pain sec, à boire de l'eau claire, à vivre enfin dans l'abstinence et les transes mortelles; après quoi, s'apercevant que ce terrible rival n'est pas mort, il se montre,



(Arnal.)

reprend son nom et son bien, laisse la mademoiselle de Canaries, épouse une naïve petite fille qui l'aime, et se déclare radicalement guéri de sa maladie d'homme blasé.

Il y a beaucoup d'esprit comique, de traits burlesques et d'entrain dans ce vaudeville de MM. Duvert et Lanzanne, et Arnal y joue de verve.

« Ah! vous ne savez pas le latin, dit Sganarelle; eh bien! je vais vous parler latin: *Hic, hoc, hoc; cabritas, catalanus, musa, la muse.* » M. de Kerkadec sait l'italien à peu près comme Sganarelle le latin; le foud de sa langue est le bas-breton; cela n'empêche pas Kerkadec de triompher d'un Italien, son rival en amour, de le faire prendre par son excellent beau-père pour un Bas-Breton renforcé, et d'épouser mademoiselle Anna Bompard à sa place. Des quiproquo pluants roulant sur le bas-breton et l'italien, ont fait réussir cet agréable petit acte, dont l'auteur est M. Armand Durautin.

Tout à l'heure la marquise de Cardas cachait Fanchette la meunière; Manon, au contraire, cache une duchesse, la tendre et hardie duchesse de Longueville, l'héroïne de la Fronde.

Poursuivie par les gens de Mazarin, madame de Longueville non-seulement a pris en nom grossier de Manon, mais elle en porte la simple jupon et l'humble haviolet; le prince de Marsillac l'accompagne sous le titre et le costume du sergent Bouton-d'Or. Recueillis chez un apothicaire de Harfleur, Manon fait la cui-cui, et Bouton-d'Or plaisante avec le garçon de boutique; et ainsi ils parviennent à s'échapper.

Nous les retrouvons à Paris; là, madame de Longueville continue ses intrigues, et Marsillac est jaloux; un simple avocat de Harfleur est cause de cette jalouse; tout devient à madame de Longueville dans sa fuite, il est devenu son secrétaire intime. Cependant il avait un amour dans le cœur pour la fille d'un apothicaire; en la retrouvant à Paris, notre honnête avocat revient à ses premières amours, et renoue la tendresse et à la faveur de la duchesse. Ce beau trait comble Marsillac d'admiration: il promet au jeune avocat un siège

de conseiller au Parlement. Le Gymnase n'a pas même pensé à demander à M. le garde-des-seaux son avis sur cette promotion.

M. Jules de Prelmaray est le père de cette duchesse de Longueville mêlée de pharmacie. La pharmacie, la duchesse et M. de Prelmaray ont réussi tous les trois.

Parlez-moi de Stella, c'est là une excellente fille: un beau jour, elle prend des vêtements masculins, s'aventure à pied à travers les pays les plus sauvages, supporte le froid, la fatigue, la faim, s'expose à la féroce des bandits, et pour quoi? pour aller délivrer son père qui genit depuis seize ans au fond d'un noir cachot; elle le délivre, en effet, mais au prix de quels dangers, de quelles souffrances et de quelles terres! Le traité Osborne, qui tenait aux fers ce père infortuné, est exemplairement puni.

Stella fait couler des ruisseaux de larmes au boulevard du Temple.

Martial était un pocheur, le devient flâneur; de flâneur à mauvais sujet, il n'y a que la main; donc, Martial se grise, casse les vitres et bat les gens; mais le fond est bon: Martial se repent et redévient bon ouvrier comme ci-devant; mademoiselle Antoinette opère cette métamorphose et en est la récompense.

Si on réussissait par les bonnies intentions, ce vaudeville aurait réussi; mais il fait un peu d'esprit sur une bonne intention, comme il faut des confitures et du beurre frais sur une tartine. MM. Duvert et Lanzanne ont oublié la comédie.

Carlotta Grisi est revenue de son voyage de Londres, et avec Carlotta revient la Péri. Ce charmant ballet a charmé la perfide Albion. Mademoiselle Grisi rapporte avec elle la preuve suivante de cet enthousiasme britannique pour l'œuvre de M. Théophile Gautier; prêtez l'attention à ces tableaux ravissants :



Ceci vous représente d'abord le seigneur Achmet, couché sur son ottoman dans l'attitude d'un Ottoman qui s'amuse excessivement peu; selon l'expression turque, le seigneur Achmet s'embête: la belle langue que la langue turque! — Trois eunuques noirs cherchent à le distraire, lui apportant, l'un une énorme brioché, du moins je le suppose, surmonté de trois petits pâtés; l'autre, une pipe et un fourneau pour allumer un cigare de cinq sous; le troisième, une paire de bottes sur un plateau. Mais Son Altesse est insensible à tous ces agréments, et a parfaitement l'air de dire, toujours en langue turque: Je m'embête et vous n'embêtez!

Puisque le cigare regala ne peut rien sur monsieur, dit le grand-vizir, offrons-lui des femmes ravissantes. En effet,



brée, sa jambe et son pied nignons, son cou de cygne et sa coiffure dans le dernier goût. Achmet est ravi: il risque un vil.

Ici Flhorizon s'assombrit; le fanouche sultan Mahomet tire à bout portant un coup de son pistolet de poche sur une esclave recalitrante qui s'enfuit en sé- rail; l'esclave ne reçoit pas la balle dans le visage, au contraire.



La Péri se glisse dans le corps de cette infortunée, comme on entre dans un appartement vacant pour cause de mort subite; on appelle cette espèce de location, metempsycose.

Cela fait, la Péri se livre avec Achmet à toutes sortes d'exercices plus ou

moins permis par le sergeant de ville.

D'abord, elle se sauve dans la lune, croyant joindre un bon tour à Achmet; mais Achmet, qui n'est pas borgne, la découvre à l'instant à cet étage supérieur, et la montrant du doigt, lui crie: « Come on! » Son jarret tendu, sa mâchoire



entr'ouverte, sa main posée sur son cœur, exprimant agréablement sa satisfaction.

Plus loin, la Péri se permet les écarts d'un pas de châle, qui ressemble comme



voici venir des bayadères et des alimées un peu sognées; mais Achmet se conduît comme un diabolique devant ce sexe charmant, et lui bâille au nez, à se dérocher la mâchoire.

Enfin la Péri paraît; vous voyez ses grâces, sa taille cam-

deux gouttes d'eau à faire du Ballet des Penus.

Achmet, sur-



par le terrible Mahomet en flagrant délit de Péri, s'esquive adroitement par la fenêtre ; Mahomet tend les mains pour le saisir par les pieds, seule partie d'Achmet



qui lui offre encore prise ; cette situation donne à l'honorable sultan la mine d'un cordonnier occupé à prendre mesure à sa pratique.

Achmet, libre et apercevant la pointe des pieds de la Péri,



suspendue en l'air, s'abandonne à des démonstrations de joie qui le déforment beaucoup ; mais l'amour excuse tout.

Que ne ferait-on pas, en effet, pour cet adorable minois de Péri que voici, et pour cette taille de guêpe ?



Achmet, au comble du honneur, ne se content plus, et danse un pas de clôture, panache au vent, et toutes jambes dehors,



Vivent à jamais Achmet et la Péri !

## ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

(Voir t. II, p. 26, 58, 102, 139 et 155.)

### Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(SUITE.)

— Ah ! dit Mark sur le même ton, vous y voilà ! rien autre, un esclave. Si bien que lorsque cet homme était jeune — n'avez donc pas l'air de le regarder pendant que je vous parle — lorsqu'il était jeune, il a reçu une balle dans la jambe, une balafre sur l'avant-bras ; il a été marqué et tailladé au vif, sur tous ses membres, ni plus ni moins qu'un véritable porc. Son corps a été déformé à coups de tonel, son col cœuré par un coulier de fer ; ses cheveux et ses poignets exécrables gardent la marque des lourds ameubles qu'ils ont longtemps portés. Comme je venais d'aveugler mon dîner, il s'est dépossédé de son habit, et n'a débarrassé de mon appétit par la même occasion (1).

— Tout cela serait-il vrai ? demanda Martin à son nouvel ami, resté debout à côté de lui.

— Je n'ai nulle raison d'en douter, répondit ce dernier, faisant les yeux et secouant la tête. La chose se voit assez fréquemment.

— Dieu vous bénisse ! reprit Mark, je ne le sais que trop moi, pour avoir entendu l'histoire tout au long. Ce premier maître mourut ; ainsi fit le second, la tête ouverte d'un coup de hache par un autre esclave qui, l'affaire faite, alla se noyer au plus vite. Puis, le pauvre noir, celui qui fut là, gagna un meilleur maître, et, en mettant son sur son, au bout de nombre d'années, il parvint à racheter sa liberté, qui lui fut cédée au rabais, vu que ses forces déclinaient rapidement et qu'il était fort malade. Ce fut alors qu'il vint ici, où il travaillait qu'il peut, et économise de son mieux, afin de passer une légère fantaisie avant de mourir, de se régaler d'une petite emplette, un rien, une bagatelle : sa fille seulement, sa propre fille qu'il vendrait racheter... Voilà tout ! hurla Mark Tapley, qui s'exaltait de plus en plus ; et vive la liberté ! hurrah ! pour jamais !

— Paix donc, eria Martin lui mettant la main sur la bouche, têve à vos folies. Ne pourriez-vous me dire ce qu'il fait là ?

— Qui ? l'homme ? Hattent nos bagages, pour les charrié sur sa broquette, dit Mark ; il serait venu un peu plus tard, mais j'ai voulu le louer à l'avance, à prix raisonnable et de mon argent, afin qu'il me fût compagnie, qu'il me mit en goûte ; aussi me voilà joyeux comme pingouin. Ah ! si j'étais assez riche pour passer contrat avec lui, et que je pusse competer sur sa visite quotidienne, pour le regarder, là, tous les jours, à mon aise ; je deviendrais par trop joyau !

Il est faucheur d'élever des doutes sur la véracité de Mark, mais l'expression de ses traits, il le faut avouer, donnait dans ce moment même un démenti formel à sa déclaration de joie.

— Le Seigneur vous vienne en aide, monsieur ! poursuivit-il ; mais ils sont, si passionnés pour la liberté, de ce côté-ci du globe, qu'ils l'achètent, la vendent, la portent avec eux, l'étaient en plein marché ! Bref, ils en sont si amoureux, qu'ils ne peuvent s'empêcher de prendre avec elle toutes sortes de libertés, et c'est là la raison du pourquoi.

— Fort bien, dit Martin, qui désirait changer de sujet. Et maintenant que vous en êtes venu à conclusion, Mark, peut-être me ferez-vous l'honneur de m'éconter. Vous trouverez sur cette carte l'adresse du lieu où il faut porter nos effets : Pension bourgeoise de missriss Pawkins.

(1) Pour sauver Mark du reproche d'exagération, nous copions au hasard quelques-uns des avvertissemens prodigies sans pudeur dans les journaux américains, et precedes habituellement d'une grossière gravure sur bois représentant un nègre marron, les mains enclavées dans des menottes, courbé sous l'entraîne d'un blanc qui le tient serré à la gorge.

— Ensuite, un enfant nègre d'environ quinze ans ; il porte autour du cou un fort collier de chien, sur lequel est gravé le nom de *De Lampert*. »

— Vingt-cinq dollars de récompense pour qui me ramènera mon nègre Isaac ; il a un-dessus de l'œil droit la cicatrice d'une blessure faite par un coup de hâton, et sur le dos, celle d'un coup de feu. »

— Ensuite, un nègre du nom d'Arthur ; il a une large cicatrice traversant la poitrine et les deux bras, restes d'une estafilade faite au combat. Il aime fort à parler de la honte de Dieu. »

— Ensuite, une jeune fille noire du nom de Marie ; elle a une petite cicatrice sur l'œil gauche, plusieurs dents de la mâchoire supérieure arrachées, et la lettre *I* marquée au fer rouge sur sa joue et sur son front. »

— Ensuite, une femme nègre et ses deux enfants. Peu de jours avant son exaison la Pâva brûla à la jolie gauche avec un fer rouge, en essayant de tracer la lettre *M*. »

Pour expliquer les dents arrachées, les oreilles, les doigts des mains et des pieds coupés, signes habituels des malheureux fugitifs, nous dirons que c'est un traitement qui se reproduit en cas de meurtre, de cravate d'exécution, ou lorsqu'une nègresse trop belle inspire de la jalouse. Quant aux lettres marquées au fer rouge, c'est une simple mesme d'ordre. Un reste, les malades qui lont couper une main à leur esclave choisissent de préférence la gauche, comme moins agressive, de même ils montent l'orteil en faisant couper les doigts des pieds. La noz et les oreilles portent aussi leur tribut de chair et de sang aux propriétaires d'esclaves. Nous pourrions en rappeler de nombreux exemples en continuant à reproduire ces amoncelles, aussi communes dans les journaux américains, que celles des maison à vendre dans nos petites affiches ; mais cette dégoûtante et barbare recapitulation fatiguerait nos lecteurs autant qu'elle nous fatiguerait nous-mêmes.

— Pension bourgeoise de missriss Pawkins ? répeta Mark ; allons, Cécéron, en avant !

— Est-ce la son nom ? demanda Martin.

— C'est son nom, monsieur, » répliqua Mark ; et, de dessous le portemanteau de cuir dont les reflets de sa noire figure obscurcissaient les ombres, le nègre acquiesça par une grimace et descendit, clopin clopant, chargé d'une portion des bagages, Mark Tapley ayant pris les devants avec le reste.

Martin et son ami les suivirent jusqu'à la porte d'en bas ; et ils allèrent continuer leur promenade, quand l'Américain arrêta son compagnon et lui demanda, en hésitant un peu, si l'on pouvait se fier au jeune homme.

— A Mark ? oh ! certainement on peut tout remettre à sa garde.

— Vous ne me comprenez pas. — Je crois plus prudent pour lui de venir avec nous. C'est un brave garçon qui dit son avis trop ouvertement.

— Au fait, répondit Martin en souriant, n'ayant jamais habité de république libre, il a pris l'habitude d'avoir son franc parler.

— Décidément, il vaut mieux qu'il ne nous quitte pas, reprit l'Américain, il pourrait lui arriver malheur. Nous ne sommes pas ici dans un Etat à esclaves, à la vérité ; mais, je l'avoue, vu sans honneur, l'esprit de tolérance est chez nous beaucoup moins commun que ses formes ; à la moindre dissidence, notre modération les uns envers les autres fait défaut, et pour peu qu'il s'agisse d'étrangers... Non, réellement il est plus prudent qu'il nous suive. »

En conséquence, Mark fut rappelé ; Cicéron et sa broquette s'acheminent d'un côté, et Martin et ses compagnons de l'autre.

Ils mirent deux ou trois heures à parcourir la ville, la considérant des points de vue les plus avantageux, s'arrêtant dans les principales rues et devant les édifices publiques que M. Bevan leur faisait remarquer. Enfin, comme la nuit s'approchait, Martin proposa de retourner prendre le chez missriss Pawkins. Mais sa nouvelle connaissance, qui paraissait avoir à cœur de le conduire, ne fit-elle que pour une visite d'une heure, chez un de ses amis logé dans le voisinage, finit par l'emporter. Las et fort disposé à décliner la politesse, Martin n'osa persister à mettre en avant qu'il n'était pas connu de ceux auprès desquels son compagnon désirait si fort l'introduire. Une fois donc, en sa vie, à tout hasard et sans que la chose tirât à conséquence, Martin se résigna à faire céder sa volonté à celle d'autrui ; le consentement même fut donné de bonne grâce, tant le voyage lui avait déjà profité.

S'arrêtant devant une maison fort propre, de mediocre étendue, dont les fenêtres, vivement éclairées, illuminent la rue obscure, M. Bevan frappa. La porte fut immédiatement ouverte par un Irlandais, tellement Irlandais d'accent, de geste et de visage, qu'il semblait ne pouvoir être revêtu que de haillons, et manquait aux précédents, à son devoir, à toute idée reine, en se présentant, avec sa figure riante, bien couvert d'un habut complet.

Mark fut laissé aux soins de cette espèce de phénomène (ce n'était rien moins que de yeux de Martin), et M. Bevan, montrant le chemin à ce dernier, l'introduisit dans le salon, dont les fenêtres égayaient et éclairaient la rue. Là, il présenta à ses amis : « M. Chuzzlewit, gentilhomme tout frais débarqué d'Angleterre, dont il avait eu le plaisir de faire la connaissance depuis peu. » Accueilli avec la plus parfaite urbanité, Martin, en moins de cinq minutes, se trouva établi fort à l'aise au coin du feu, et presque sur un pied d'intimité avec toute la famille.

Elle se composait de deux jeunes demoiselles — l'une âgée de dix-huit ans, l'autre de vingt, — toutes deux à tâches délicies, toutes deux fort jolies ; de leur mère, plus âgée, plus flétrie, qui l'avais de Martin elle n'aurait dû l'être ; de leur grand-mère, petite vieille à l'air vif et éveillé, qui semblait s'être fait entrer une première fois pour reparaire ensuite toute guillerette sur l'horizon ; en outre, il y avait le père et le frère des deux jeunes miss : le premier, négociant, le second, encore étudiant au collège. Tous deux, par une certaine cordialité de manières, rappelaient l'introspecteur de Martin, auquel ils ressemblaient un peu de visage, chose assez naturelle puisqu'ils étaient proches parents.

Martin n'avait pu s'empêcher d'établir la généalogie à partir des jeunes filles, vu qu'elles tenaient le premier rang dans ses pensées, non seulement parce qu'elles étaient, comme nous l'avons dit, fort jolies, mais parce qu'elles portaient les plus attrayants petits souliers du monde, et les bas de soie les plus fins et les mieux tirés ; avantages que leurs chaises berceuses déployaient de façon à tourner la tête aux assistants.

Rien de plus agréable, sans doute, que d'être commodément assis dans une chambre bien close, meublée avec élégance, chauffée par un brillant foyer, remplie de charmantes bagatelles, de décorations ravissantes, y compris quatre ensorcelants petits souliers, le même nombre de bas blancs et soyeux, et, enfin, — pourquoi non ? — les petits pieds, les fines jambes dignes d'être aussi gracieusement enchaînées ! Un rude passage dans le Screw, une mauasse station dans la pension bourgeoise de missriss Pawkins, avaient merveilleusement préparé Martin à contempler sa nouvelle situation sous ce point de vue flatteur ; en conséquence, il devait être charmant, irrésistible, et, lorsque le thé et le café arrivèrent, escortés de confitures, de fruits confits et des plus miraculeux petits gâteaux du monde, l'Anglais, lyre à toute sa vivacité d'esprit, avait fait la conquête de la famille entière.

(La suite à un prochain numéro.)





## L'Ame errante.

ILLUSTRATIONS PAR TONY JOHANNET.

## L'AME.

Quaré tristis es, anima mea?  
(Ps. 42.)

En ce temps-là, une âme fut créée en même temps que des milliers d'autres âmes, et j'allait de la pensée incessante féconde du Seigneur.

Mais tandis que les autres âmes ses sœurs se répandaient dans les mondes, allait se nicher et se fondre dans les cœurs auxquels elles étaient destinées ;

Que quelques-unes allaient animer des planètes et des soleils, que d'autres restaient auprès de Dieu, divinement conservées dans les anges qui chantent autour de son trône ;

Que toutes enfin avaient leur mission, leur être à qui elles pouvaient s'unir, pour vivre leur vie d'union selon le décret du Seigneur,

Elle seule n'avait point une de destination, aucun être ne l'attendant dans son sein, aucune planète, aucun soleil ne l'appelaient à eux ;

Elle était solitaire, errante dans l'espace, et elle gémissait, la pauvre âme, ne sachant où se poser, où vivre.

Elle s'abattait inquiète sur le caté des fleurs, croyant y trouver un asile ; mais les fleurs ne recueillaient que la rosée, et n'avaient pas de place pour elle.

Elle volait suppliante avec les oiseaux rapides, qui ne se souciaient pas de son approche, car ils ne savaient ce que c'était qu'une âme.

Puis elle se répandait autour des planètes, sur les soleils, sur les hommes et les autres habitants du globe, et partout elle sentait la place occupée, le vase rempli.

Et dans son désespoir elle remonta jusqu'à Dieu, et lui dit :

O Seigneur ! pourquoi m'as-tu créée, pourquoi m'as-tu faite immortelle, puisque je serai toujours miserable, ne sachant à qui m'uni jusqu'à la fin des temps ?

Pourquoi m'as-tu oubliée lorsque tu dispendais à mes sœurs des existences avec lesquelles elles peuvent s'allier ?

Et moi, voilà que je suis toujours errante et triste, implorant toute la nature, et repoussée par tous.

C'est en vain que j'offre un hommage mon immatérialité immortelle ; tous la rejettent ; les plantes, qui ne pensent pas ; les oiseaux insensés, qui la dédaignent.

Et tous les hommes ont leurs âmes, et je n'ai pu trouver place avec eux.

J'allais aux enfants, croyant qu'ils n'avaient pas encore d'âme ; et elle était chez eux, et encore plus sublime.

J'allais aux insensés, et les insensés avaient leur âme divine ; — j'allais aux méchants, tant l'étais malheureuse ! et eux encore avaient l'âme que tu leur as donnée.

Mais que devenir, ô Seigneur ! et pourquoi m'as-tu oubliée ? ma destination dans le monde ?

Bien, qui n'oublie rien, et qui a ses deseins impénétrables dans tout, sourit à la pauvre âme, et exauça ses prières.

Il lui fut accordé d'habiter tour à tour, et à son choix, dans les grands hommes, dans les grandes intelligences, d'y remplacer pendant quelques instants leur âme, qui sommeillait et s'éveillait à la venue et pendant le séjour de celle-ci.

Il lui fut donné de vivre ainsi avec eux, d'en retenir et d'en raconter les souvenirs.

Et cette âme ayant vécu quelques instants dans ces hommes, voici comme elle redisait ses souvenirs.

PAGANINI.

O I have suffered with...  
(Tempest.)

Il était minuit quand j'arrivai ; le grand artiste était couché et serrait un foulard rouge autour de sa tête ; il venait d'achever avec un grand soupir, après les avoir divisés bien également sur son crâne, ses longs cheveux noirs, qui ne parurent plus.

Puis il prit un miroir pour se contempler ; je me vis avec

lui, et je le trouvai horriblement laid ; car ses cheveux ayant disparu sous le mouchoir de nuit, il ne sortait plus de cette sphère livide et rouge qu'un nez énorme et recourbé comme le bec d'un chat-buant.

Quand il se fut ainsi regardé avec complaisance, il étendit ses longs doigts sur sa tête, et dit : « Très-bien ! »

J'aurais éclaté de rire si j'avais eu des poumons, un larynx et un palais autres que les siens ; mais comme j'étais devenue l'âme de Paganini, je répétai sérieusement dans son cœur : « Très-bien ! »

Et je dois le dire, la prodigieuse longueur des doigts de cet homme, et la largeur de cette main qui avait pressé sa tête et sa marmotte de soin, m'avaient remplie de stupeur, moi, une inaccoutumée à de pareilles monstruosités, et qui n'avais vu encore que de jolis doigts de rose et des mains gaiement dessinées et sculptées par la nature.

Mais, horreur ! savez-vous ce qui arriva ?

L'abominable homme, il prit sur un guiridon un vase, et l'ayant regardé avec des yeux hagards et enflammés, il but d'un trait une liqueur coagulée, sombre, pésante, et comme morte.

Etait-ce du sang ?

Non, monsieur ; non, madame ; c'était pas encore... de l'opium ?

De l'opium, cela vous fait sourire ; ce n'est que de l'opium, n'est-ce pas ? Oh ! ce n'est rien que de l'opium ! une liqueur qui calme, dites-vous, une liqueur qui endort doucement, n'est-il pas vrai, corps égoïstes ! mortels sans pitié ! qui ne songez qu'à votre matière, et qui ne gardez pas une pensée pour votre âme !

Et savez-vous ce qui lui advint à cette âme misérable, lorsque pour vous assurer quelques doux songes, pour sentir une délicieuse torpeur s'insinuer dans vos veines, les alourdir d'agréablement, et opprimer comme sous le plomb vos deux yeux affaiblis, vous buvez l'inféral opium ?

Savez-vous qu'alors l'âme, qui ne sait pas dormir, s'agitait au contraire horribllement, qu'elle devint tempétueuse comme la mer quand toutes les puissances des vents la foulent et la soulevaient ; qu'elle se roule et se replie sur elle-même comme une corde au feu ; qu'alors l'enveloppe étroite de votre cerveau ne lui suffit plus ; qu'elle en sort et en j'allait de toutes parts ; qu'elle se mêle au monde entier, et qu'elle met le monde en elle ; qu'alors la sphère du soleil, ce cercueil de notre univers, lui devient une prison qu'elle déchire également ; qu'elle va au-delà, qu'elle s'élançait jusqu'aux extrémités du monde, qui n'a pas d'extrémités ; qu'elle pense de Dieu, et qu'elle le voit en face ; qu'elle saisit l'esprit de Satan ; qu'elle hait le paradis et l'enfer, l'espace et la pensée, les choses passées et l'avenir, et qu'elle jette tous ces débris dans elle, qui est comme une fournaise ardente, pour qu'ayant fait de toutes ces choses une lave liquide et enflammée, elle la repande et la fasse jaillir dans vos rêves ?

Voilà ce que vous faites pour vos âmes, buveurs d'opium !

Paganini, après avoir vidé la tasse, posa sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux ; puis, ayant de s'endormir tout à fait, il eut une douce crise de somnolence, qui, dans le vague de ses sensées, roulaient mélangées un peu de mélancolie pour le jour qui venait de finir, quelques souvenirs affablis d'amour, de orgueil, et comme une nuance insaisissable de retour vers Dieu, car il ne fit pas d'autre prière.

Il dormit.

Et moi, ô martyre ! je veillais dans l'effroi, car je sentais que les rêves fantastiques de l'opium allaient arriver et m'invalider.

A peine Paganini avait-il fermé les yeux du corps, que se déploya dans son âme une série de spectacles étranges.

Ce fut d'abord la vie de l'immensité, de l'infini, l'espace sans fin et compris cependant par l'âme en ce moment. Cet espace n'était rempli que d'éther et d'une lumiére après de laquelle les rayons du soleil n'eussent été que des ténèbres ; sans foyer, elle était répandue partout également et semblait comme en repos ; mais ce repos était une harmonie sublime, divine, perceptible par je ne sais quel sens nouveau et divin qui naît du sommeil ; et Paganini, ravi dans ces illusions, aspirait ces sons, nageait dans cette harmonie, s'épanouissait, sans se réveiller, sous cette saveur si indéfinie, car cette harmonie était Dieu lui-même.

Bienfond l'éther devint moins étendant de lumiére, parce que les étoiles et les planètes s'y précipitèrent à la fois ; elles se suivirent en cadence, elles s'élevaient sur s'abaissement avec des sons délicieux ; d'autres fois elles tombaient ensemble et jaillissaient en l'onde, et c'était alors comme une musique immense et retentissante qui ravissait le cœur.

On bien une comète traversait d'un jet cet ordre d'harmonie, comme une étoile dissonante.

Et les nuages qui montèrent s'apaisserent de plus en plus sur ce magnifique spectacle ; les étoiles plus pâles se voilèrent et disparurent, et l'espace rétréci fut rempli de vapeurs blanches et dorées ; des formes légères se dessinèrent dans ces vapeurs, et firent bientôt apparaître en se condensant douze femmes belles et purées comme des anges ; elles étaient nues jusqu'à la ceinture, et les nuages sur lesquels elles se reposaient se soulevaient comme une mousseline vaporuse, et les enveloppaient dans leurs plis.

Toutes les douze avaient des cheveux blancs et flottants, et une étoile de diamant ou de feu éteignait sur la ligne d'ivoire qui séparait leur belle chevelure. On ne voyait pas leurs yeux, car leurs longues paupières étaient abaissées sur l'instrument que chacune soutenait.

C'était un violon, un violon comme celui de Paganini ; mais ce violon semblait animé et vivre, pressé qu'il était entre ce qu'il y a de plus beau dans la femme : il était soutenu sur le seuil qui le soulevait, appuyé sur le cou, dont il remplissait le contour, et une joue tassée et l'huitante s'appliquait tendrement sur la table d'harmonie. Ainsi trempé avec la femme, l'instrument paraissait respirer et palpiter avec elle ; un bras moelleux comme un cou de cygne s'arrondissait sous le manche

et ramenait des doigts délicats sur les cordes, tandis que l'autre bras, aussi nu, promenait avec une grâce inexprimable l'archet sur l'instrument.

Toutes les douze jouèrent ensemble et à l'unisson un *adagio* comme les séraphins en soupirant devant le Seigneur.

C'était un unisson, et cependant ce son unique engendrait une multitude d'accords qui venaient bercer et enivrer les sens. Ces accords étaient saisissables et compréhensibles comme le son unique, tandis qu'ici-bas il a fallu que cinquante siècles passassent avant qu'un homme apprit aux oreilles, fermées jusqu'à lui, à discerner le brûlé et presque insaisissable accord que renferme le son dans une cloche retentissante.

Paganini, au milieu de ce rêve, s'agitait dans son admiration.

Les femmes disparurent, et les nuages s'étant dissipés, il n'y eut plus de visible que l'Océan immense.

Du milieu de l'air mer égaré se dressa : c'était Paganini ; et Paganini, qui dormait, s'écria, dans son sommeil : « C'est moi ! »

C'était lui ! il tenait dans son bras et appuyé contre sa poitrine un immense violon où se trouvaient tendues vingt-trois cordes d'or et une vingt-quatrième qui n'était pas de métal, mais qui paraissait être un rayon du soleil.

Sa main gauche, sa large main était comme divisée en vingt-quatre doigts qui s'épanouissaient merveilleusement à son extrémité et se posaient avec grâce sur les vingt-quatre cordes, et sa main droite, grande comme celle d'un géant, tenait cinq archets d'argent qui étaient attachés à chacun de ses doigts.

Il se fit silencie, et Paganini langa au fond des cinq archets sur les vingt-quatre cordes, un concert sublime fut entendu. Il semblait que toutes les harmonies de la terre se fussent réunies dans cet espace et dans cet instant.

L'Océan, comme une pépite obéissante, au fil de ses tempêtes la fureur du musicien, ou, se calmant à son gré, n'avait plus qu'un léger brouissement d'amour.

Océan parut se glacer et devint solide, le violon aux vingt-quatre cordes s'évanouit avec un doux son dans les aires, et sur ce, espace monta, monta une construction circulaire qui étendait de plus en plus ses cercles en les élévant jusqu'en ciel.

Ce fut le Colisée de Rome ; cent mille spectateurs étaient présents ; tous avaient payé mille francs pour s'asseoir sur ces bancs de porphyre, pour écouter le violon de Paganini.

Le grand artiste parut, il jona merveilleusement, et quand il eut fini, il compta dans ses coffres cent millions pour cette soirée.

Le Colisée, avec ses cercles de marbre, disparut à son tour. L'espace se rétrécissait de plus en plus ; dans une chambre où se trouvait un bureau avec une grille et un rideau de taffetas vert, entra Paganini, qui renuit un paquet de billets de banque à un agent d'affaires afin d'en effectuer le placement.

Ainsi avaient décrû les songes à mesure que s'affaiblissaient les effets du brouillard fantastique. Les illusions s'impregnèrent de plus en plus de l'humanité et de la matière, et, descendues ses bas, elles cessaient ; et moi, pauvre âme, épousée de ces émotions qui n'avait fallu subir, je me reposai enfin, car le charme de l'opium n'agissait plus.

Je vei là donc sans pensées et dans le calme jusqu'au jour. Quatre heures s'écoulerent ainsi sans songes et sans trouble, et lorsque Paganini se réveilla au matin, il ne se souvint plus qu'il avait rêvé.

« Sois nuit ! s'écria-t-il en jetant loin de lui son foulard rouge et soulevant les boucles tombantes de sa chevelure noire ; à quoi me sert donc cet opium, s'il ne me fait plus rêver ?

« Je ferai la dose ce soir. »

Ces mots me firent frémir.

Puis, après les avoir prononcés, le grand homme, le grand violon, dis-je, entra dans la vie éveillée, dans la vie terrestre.

C'est à dégoûter des grands hommes et des supériorités intellectuelles, musicales, poétiques, politiques et autres, que de les voir dans le terrestre et au milieu des habitudes humaines.

C'est qu'en effet rien ne ressemble plus alors à un débitant de fabac qu'un empereur, et qu'on ne peut trouver de différence, à cet instant, entre un artiste sublimé et un marchand d'aiguilles.

« Antonio, crie Paganini à son domestique qui entrait, pourquoi mon feu n'est-il point allumé ? »

Il cherchait Paganini dans ces parades.

« Antonio, avez-vous été chez Stanb pour lui parler de mon habot ? Il doit savoir que je ne veux pas qu'il double en soi ; que diable ! la soi-rite et à maissi sa musique, ajouta-t-il en riant, et je ne me soucie pas d'avoir un semblable ténor pour faire une partie dans mes concerts. »

Paganini paraissait se montrer ; je l'attendais avec respect ; mais il retourna.

« Antonio, avez-vous fait réparer ma lampe, la lampe de mon cabinet ?... »

Hélas ! ce n'était pas encore Paganini.

Et cependant c'était Paganini ; car, dans cet homme comme dans tous, il y a côte à côte du fantastique le réel, l'humanité auprès du Dieu, les corps auprès de l'âme.

Paganini déjeuna. Jusqu'à là j'avais cherché le grand et le sublime artiste, et je ne l'avais trouvé que dans cet éclair que vous savez, à propos de la manche de soie qu'il ne voulait pas entendre gémir et chanton pendant que lui-même chantait et gémissait.

Mais cet éclair était assez obscur, comme les lumières ténuées de Milton.

Les heures s'écoulaient ; midi sonna, cette longue sonnerie de midi, sans qu'aucun autre événement eût déclenché dans cet homme, si ce n'est sa toilette, son déjeuner, et une certaine flânerie paresseuse et voluptueuse qui me plaisit assez, à moi, bonne âme, toute fatiguée du délice opacité de la nuit.

A une heure moins un quart, tandis que Paganini chauffait ses deux pieds écartés sur les chenets, et, je vous jure, sans

penser à grand' chose (je le sais bien, moi qui pensais avec lui), ou frappa à la porte, et Antonio introduisit le signor Caldi.

A ce nom de Caldi, Paganini se levant avec vivacité, je sentis un sombreter terrible, et je fus renfoulé, comme dans un tremblement de terre, dans les dernières cavités de son cœur.

« Vous voici enfin, Caldi, » s'écrit-il d'une voix émue.



Je cherchais à part moi ce que pouvait être cet homme. Était-ce le génie diabolique qui, disait-on, mun hôte? ou bien le frère de la femme qu'il avait assassinée? ou son créancier impitoyable et acharné? car son émotion avait été si vive, qu'il fallait bien que ce fut quelque chose d'extraordinaire.

Mais ce n'était rien de cela, car Paganini n'avait point de génie diabolique à sa suite, n'avait jamais assassiné personne, et était un homme réglé dans ses affaires, ayant un livre de compte avec les deux colonnes *avoir* et *dépenses*, et si éloigné d'être tourné par ses créanciers, qu'il avait en Italie des propriétés à être trente fois électeur en France, depuis l'abaissement du cens électoral.

Qui donc était cet homme dont la présence excita la timidité dans le cœur du grand artiste?

C'était un marchand de cordes de violon, ce qui me fut révélé par ces paroles de Paganini :

« Caldi, voyons vos cordes. »

M. Caldi ouvrit gravement un long cylindre de fer-blanc, l'étendit sur un papier transparent et luidé, il en tira une assez grande quantité de cordes roulées en cercles et attachées avec de petits nœuds roses, il les parsemait sur une table de marbre qui en fut jonchée, et les remonta avec un air de satisfaction marqué : « Voici, monsieur, dit-il, ce que nous pouvons faire de plus parfait; vous ne trouverez ni à Naples ni à Bergame de pareilles cordes. Elles sont dignes de votre talent, » ajouta-t-il avec une révérence où se trouvait autant du marchand que du dilettante.

« Hum! » dit Paganini en lui lancant un sombre et ironique regard. Puis il l'examina avec une attention scrupuleuse ce qui lui était présenté, et ayant mis de côté une vingtaine de ces cordes, il les jeta à terre avec mépris en disant à Caldi :

« C'est apparemment pour fêter mes cahiers de musique,

seigneur Caldi, que vous m'avez si précieusement choisi de semblables cordons.

— Oh! monsieur, » dit Caldi en les rassassant avec soin. Et il les replaça dans le papier huile de la boîte de fer-blanc.

Cependant Paganini avait fait choix d'une douzaine de cordes qui lui parurent bonnes; deux surtout étaient sans défaut, il les regarda avec une sorte d'extase : « Voilà qui est parfait! voilà qui est merveilleux! dit-il; jamais cordes plus fines, plus vierges, plus pures, n'auront été couchées sur un chevalet; ce sont deux chefs-d'œuvre.

— Et les dix autres, » dit Caldi, qui, transporté de plaisir à ces compliments, espérait encore en obtenir pour le reste de sa marchandise.

« Elles peuvent être excellentes, mais j'ai besoin de les essayer. »

Alors Paganini prit un violon suspendu près de son secrétaire...

C'était ce célèbre *amati* sur lequel il a fait tant de merveilles.

Je frémis de joie et d'inquiétude en ce moment, car je tombais au but que j'avais désiré en faisant invasion dans cet homme; il n'y avait plus entre moi et la connaissance de son génie qu'un instant de séparation.

Il contempla son violon avec le regard humide et caressant d'une mère qui haise de ses yeux l'enfant qui presse sa main; il sembla que ce regard dit : « Mon bon violon, mon cher, mon tendre *amati*! » Et il le fit tourner voluptueusement dans ses mains immenses.

Puis, ayant détaché la première cheville, il y noua une des dix cordes du signeur Caldi.

Il accorda son instrument, et après avoir pincé fortement et avec sécheresse la corde, il prit son archet et tira un son...

— Oi! alors je sentis le dieu autour de moi, et j'éprouvai comme une extase, ce que les dames auraient nommé un spasme.

« O signor! bravissimo! bravissimo! » s'écria Caldi dans le ravissement.

Le mon admiration intérieure et silencieuse était à l'unisson de celle du marchand de cordes.

Paganini tira un second son, et, hochant la tête, il dit : « Elle n'est point parfaite.

— Quoi? » dit Caldi, dans le plus grand étonnement.

Quoi! pensa-t-il dans le plus grand étonnement. Lorsqu'une jeune fille que la pulmonie dévore, chante avec l'énergie brûlante que lui donne cette maladie, la foule admire la pureté délicieuse de sa voix; mais Rossini ou Corvisart disent : « Hélas! sous cette voix pure la mort est là qui se cache; » car le son leur a revêtu à eux seuls l'ardente hâve qui couve dans la poitrine de la pauvre enfant.

Il était de même du grand artiste; à son oreille si délicate, si susceptible, la douleur cachée sous ce son en apparence si pur se manifestait.

Il rejeta la corde.

Il essaya un *la*, qu'il trouva trop éclatant malgré l'enthousiasme de Caldi.

Il le condamna encore.

Il essaya et repoussa également cinq autres cordes que son incompréhensible discernement trouvait ou trop faibles, ou trop sonores, ou trop vibrantes, ou trop flexibles, ou trop molles.

Les trois cordes qui restaient lui parurent bonnes.

Nais quand il eut repris les deux premières qu'il avait d'abord jugées parfaites, et qu'il les eut accordées sur son violon,

Chi! alors il les fit résonner avec amour et fureur, il les frotta avec énergie, il les caressait et les berçait en sons harmoniques, il en tirait de ces sons violents qu'on eût pris



pour le tonnerre, où de ces vibrations éoliennes qu'on croit être de la lumière à cause de leur excessive et légère luminosité.

Ces cordes étaient parfaites comme il les avait pressenties, et les ayant conservées avec les trois autres, il congédia M. Caldi.

Près de la porte, M. Caldi se retourna vers lui :

« Mais vous n'avez pas choisi de sol, signor? »

— De sol, dit Paganini en souriant, en voici un que j'ai depuis quatre années et qui n'a pas son égal à Naples, dans toute l'Europe, et dans votre boutique de fer-blanc, entendez-vous, M. Caldi? Tant que cette bonne corde vivra, aucune autre ne viendra se coucher à sa place sur le chevet d'ivoire de mon violon. »

En parlant ainsi il caressait cette quatrième corde d'argent qui résonnait mollement sous ses doigts, comme un chien qui hurle tendrement quand son maître lui presse la tête avec amitié.



Adieu donc, seigneur, mille respects et hommages d'admirations, dit Caldi en fermant la porte.

— Bonjour, » répondit Paganini.

Et le sublime artiste demeura seul.

Je me délectais de cet isolement, car je pensais bien qu'il allait enfin essayer de sublimes préludes.

Mais il reprit son violon pour le suspendre près de son secrétaire, et s'enfonçant dans une bergère, il saisit nonchalamment un livre; il l'ouvrit, et lut.

C'était le roman de Manzonii, les *Fiancés*. Il lut avec ravissement quelques pages où tout ce qu'il y a de plus grand en idées religieuses et de plus tendrement par en amour était merveilleusement développé; son cœur était plein; son âme, moi, son ame, était enivrée et ardente; il quitta le livre et sonoga.

Alors lui revinrent dans la pensée son amour pour Dieu étant enfant, et à la fois ses amours pour une femme adorée, mélange de souvenirs qui n'est point profane, mais vrai, mais permis, mais ordonné par le Seigneur, qui a dit à l'homme : « A Jeus Dieu, aime-moi; voici la femme, aime-la. » Et il faisait apparaître dans sa pensée cette femme céleste et tant aimée qu'il avait perdue, elle qui avait semé, développé et agrandi son génie; elle pour qui il avait voulu être sublime, pour qui il avait voulu être plus grand que les autres hommes; nous la contemplions ensemble, moi son ame avec lui, cette femme aux cheveux et aux yeux noirs, au regard de feu et lumineux, au sein blanc et palpitant, à la taille grande et svelte, à l'âme noire et tendre, délicieuse apparition devant laquelle Paganini laissa tomber une larme, et je crois que je pleurais aussi comme une jeune pleureuse.

Deux heures s'étaient écoulées dans ces rêveries délicieuses. Je ne sais quoi l'en fit sortir brusquement.

Paganini prit alors son registre de compte, et il additionna un total. Barbare! indigne! quitter ton violon, ton Dieu, ton amour, ton amante, pour aligner des chiffres!

Oh! croyez que je n'étais pour rien dans cette détestable idée; il y avait sans doute dans son cœur un coin inconnu d'âme lequel je n'avais pu pénétrer, et où demeurait retranché une pensée d'avareur.

Il fit ses comptes, et comme s'il devait trouver dans ce travail une inspiration, il saisit son violon et joua.

Mais ne croyez pas que ce qu'il joua alors fut admirable, non; car ce n'était ni la gloire, ni le génie, ni moi, qui l'inspirions en cet instant. L'argent seul avait ce privilège, il jouait sans but d'artiste, sans émotion, sans chercher à plaire, sans désir de se plaire à lui-même. Il n'était plus de l'art, mais du métier; il jouait pour faire des tours de force, pour essayer des sautées merveilleuses, des lutsins inouïs d'instrument, pour dégourdir ses doigts, pour s'entretenir les

nerfs, pour s'assouplir les poignets, en un mot, afin qu'il fût en état.

Si vous alliez un matin chez cette sylphide qu'on nomme *Taglioni*, et que vous la vissiez la main gauche appuyée sur un dossier de fauteuil, faisant de nombreux et rapides battements avec ses jambes qu'elle exerce, cherchant à peine de la grâce, mais sollicitant ainsi une souplesse mécanique et surprenante,

Vous vous demanderiez : « Est-ce donc elle que nous avons vue sur la scène, si moelleuse, si voluptueuse et si pure, s'affaissant sur elle-même avec une grâce si délicieuse, se redressant comme le roseau quand il se relève après avoir été courbé par le vent, étendant mollement ses bras arrondis qu'on prendrait pour des ailes, dansant avec cette taille si légère, ce ton si joliment balancé, ces yeux si tendres, ces jambes si déliées, ces pieds qui effleurent le parquet à peine, enfin avec cet ensemble si harmonieux, si enivrant, où tout respire la volupté, l'amour, la grâce et la pureté ? »

Vous vous demanderiez : « Est-ce celle ? »

Non, ce n'est pas elle en ce moment, lorsqu'elle est seule et s'applique avec une peine infinie à redoubler les tressaillements nerveux de ses pieds, qu'elle fait aussi du travail pour faire de l'art le soir. Il en était de même de Paganini : un long temps s'écoula sans qu'il n'y eût rien entre son violon et lui que ses doigts agiles et ses nerfs rapides ; mais pas une pensée de génie ou de cœur, rien que du métier.

Il s'était exercé, car c'est le mot, et c'était son but. Aussi je commençais à le prendre en mépris, cet homme de génie, ce Paganini d'enthousiasme et d'inspiration que j'avais vu jusque-là si vide de génie, d'inspiration et d'enthousiasme. Cela en vint à ce point que je fus plus calme lorsque, après ces deux longues heures de sons sans pensées, il laissa le violon et alla dîner.

Il mangea, je vous assure, d'assez grand appétit.

Sept heures sonnerent, et soudain je sentis dans tout son corps et dans son cœur comme une irritation de génie, de feu, d'enthousiasme, d'entraînement, de délire. Il se leva précipitamment ; il y avait dans lui un tumulte de pensées, d'émotion et d'orgueil, et tout cela avait une voix inférieure que j'entendis seule, et qui disait ces mots : « Maintenant, la gloire ! »

Il était retrouvé, je le retrouvais, le Paganini de génie, le Paganini d'âme, le Paganini de Dieu ; c'était lui, le feu l'animait et l'embrasait ; c'était lui ! et moi je nageais dans la joie et le délire, car l'âme n'est heureuse que dans le feu du génie ; elle se meurt dans les êtres tièdes, dans les intelligences molles et plates, dans les coeurs de glace. Il lui faut des flammes comme à la salamandre pour y vivre ; comme l'or et l'ambre, elle se réjouit et s'épure dans le feu.

Et lui s'était aussi retrouvé. Il marchait à pas précipités et fermes, le pas retentissant de sa démarche assurée. A voir cette tunique inachevée, cette tourmente bizarre et inspirée, ceux qui ne le connaissaient pas s'arrêtent en silence dans la ville, et se demandaient : « Quel est cet homme ? »

Moi qui les voyais penser, je n'écrivais, fière et sans pouvoir être entendu : « C'est Paganini ! » Et ils poursuivaient leur chemin, étonnés, et se demandaient encore : « Quel est cet homme ? »

Cet homme s'approchait de l'Opéra ; les barrières tombaient avec respect. Tout ce peuple du palais des arts se courbait devant le roi des arts. Ils s'agenouillaient presque devant ce demi-dieu, et lui, comme accoutumé à ce culte, passait et montait jusque sur la scène. Là, caché derrière la toile du fond, il contemplait cette mosaique de têtes et d'intelligences qui étaient jetées comme un tapis noir au parterre, comme des guirlandes parallèles de fleurs aux loges et aux galeries. Il entendait ces mille voix dont le murmure confus n'a ni son ni voix, ce tressaillement de la multitude qui se place et s'agit dans l'attente d'un sublime plaisir.

Pour lui, avant de s'élancer dans cette arène, lui, ce lion de la fête, retenu dans sa loge, il soulevait sa crinière d'ébène, il flamboyait des regards de feu sur ce monde, il écumait de génie et de furor, et se cachait haletant et superbe.

Tependant l'orchestre, cet esclave à la seule tête et aux trois cents bras, s'asseyaient sur ses bancs, et criaient toutes ses discordances aiguës qui s'abaisse et s'élèvent sous l'archet et le souffle pour parvenir à un même accord.

Un autre accord, aussi pur, aussi solennel, s'établissait en même temps dans ce peuple de spectateurs : le silence, le silence profond qui circulait de toutes parts et frappait toutes les bouches et les yeux de respect et d'attente.

Puis, sur l'orchestre, sur le parterre et sur les loges, un calme saint s'était abattu, une porte du fond s'ouvrit, un homme parut :

Paganini !

Il se glissa pour ainsi dire de derrière la porte et développa bientôt son corps long et souple, surmonté de cette figure pâle aux cheveux noirs et flottants, qui ressemblerait à celle du Christ, s'il ne s'y trouvait pas quelque chose de celle de Satan.

Lui quitta le fond du théâtre, et s'avanza, en se balançant mollement, jusqu'à la rampe allumée.

A son aspect il y eut un mélange d'extase silencieuse et d'applaudissement frénétique dont on aurait pu distinguer le contraste.

Lui ne s'occupa d'abord que de faire lentement et profondément plusieurs saluts qui s'adressaient si bien à tout le monde, que chacun crut les avoir reçus pour soi et avoir été particulièrement regardé.

Mois qui étais derrière ce regard et qui en ressentais la peine, je vous dirai ce que Paganini y mit de pensée et d'âme.

Il y avait dans ce regard, asséné ainsi en masse sur tout ce peuple, une fusion flamboyante d'orgueil, de dédain, de génie, de honte, de mépris et de grandeur. Ce regard disait à cette assemblée qu'elle était son esclave, puisqu'elle venait se trainer haleante pour entendre un de ses soupirs ; qu'elle était son tyran, puisqu'elle s'était arrogé, avec une pièce d'ar-

gent, le droit de le juger et de l'écouter ; qu'elle était profane, puisqu'elle n'avait pas un seul génie capable de comprendre Paganini tout entier ; qu'elle était fantasque, ignorante et indigne, pleine de fats venus là pour y avoir été ; de jeunes filles arrivées pour être vues, de rivaux de bas étage dépourvus pour faire fermenter leur jalouse et leur haine. Et ce regard disait encore : Nous sommes deux dans cette enceinte : moi ettoi, peuple ; un homme de génie et une foule sans génie ;

un Paganini qui se sent à lui seul plus grand que ta masse. Ce regard, rempli de ces pensées, avait pourtant été si rapide qu'il n'avait duré qu'un instant, et l'artiste ayant donné le signal à l'orchestre, il leva très-haut son archet et le fit rebondir violemment sur son violon, comme s'il y eût porté un coup de hache.

Alors tout fut commencé, non pas sa mélodie admirable, mais son jeu, mais le concert, mais la grande lutte ; car, dans



ces premiers moments, il sciait rudement ses cordes avec le crin aigre de l'archet, et l'instrument rendait des sons furieux, lugubres, aigus comme ceux du lion qui se réveille irrité et rugit.

Et aussitôt après ce réveil du génie, je sentis quelque chose de mystérieux et d'étrange ; je ne sais ce qui s'opéra, mais il me sembla que je me matérialisais dans le violon, ou que le violon lui-même devenait immatériel comme mon esence ; je me sentais palpiter, vibrer et parler avec lui ; nous

nous étions fondus l'un dans l'autre, ou plutôt nous ne tions plus qu'une chose, un violon-âme.

Paganini jouait alors un morceau de musique qu'il avait composé.

Je ne sais véritablement, moi qui dois le savoir, si c'était sa mémoire en son inspiration qui lui faisait reproduire ou inventer cette musique sublime ; cependant les artistes de l'orchestre avaient devant eux la partition écrite, la partition de Paganini, et lui, quoiqu'il n'eût point de pupitre ou de



papier devant les yeux, il jouait sans aucun doute ce qu'il avait composé, ce qui répondait à la partition de l'orchestre, et cependant il y avait quelque chose de si spontané, de si brillant dans son jeu, que je ne puis comprendre encore comment ce pouvait être la froide mémoire qui lui fournit alors de telles inspirations.

L'orchestre était aussi ému et tremblant que l'esclave devant un maître.

Le public était dans l'extase ; il ressentait sympathiquement le génie de Paganini qui s'incarnait pour ainsi dire dans chacun ; tous sentaient leurs cœurs se dilater et se fondre en délicieuses émotions, lorsque l'archet, se balançant mollement sur les cordes, les faisait tressaillir d'amour, les faisait palpiter de volupté ; ou, au contraire, lorsqu'il exprimait la guerre, la tempête, la furor, la rage, alors on eût vu leurs figures se contracter, les sourcils se froncer, les dents

grincer et rugir, et de lourds soupirs s'échapper douloureusement de toutes les poitrines, comme s'il n'y eût en dans toute cette salle qu'une seule âme, qu'une seule chose, le violon.

Quant à Paganini, comme s'il se renfermait dans lui-même, dans un monde intérieur, intime à lui, il ne regardait plus la foule, mais son violon, mais son violon d'amour. Il l'enveloppait de ses yeux et de ses bras, il le pressait sur sa joue creuse et sur sa poitrine d'airain, il l'enfonçait dans son sein, il aspirait ses sons et respirait avec lui; il voyait sans doute les sons s'en échapper comme des éclairs, car ses yeux ardents les suivaient fixés sur les cordes, qu'ils semblaient imprimer de leurs regards. Jamais étreintes d'amour n'ont été plus vives, jamais regards plus profonds ne se sont enfouis dans des yeux adorés.

Et son archet, comme l'épée de l'ange, dardait des flammes et des rayons sur cet instrument prodigieux; il en pulsaient des harmonies enluminées, il s'en échappaient des mélodies suaves comme des parfums de l'Orient, il en partait des éclairs retentissants comme ceux de Dieu. Et d'autres fois, quand, après l'avoir fustigé violemment, le grand artiste écartait l'archet, il y avait encore après ces éclats un son nouveau et frêle que sa main gauche excitait en pincant les cordes, et qui s'enfuyaient rapide, pareil à ces étincelles que darde l'électricité.

Après ce premier morceau, Paganini, reprenant son sourire gracieux, se retira au milieu d'un tourment d'applaudissements et de cris, en faisant la même et profonde révérence.

Puis vint je ne sais quel chanteur ou chanteuse qu'on entendait sans l'entendre, par galanterie si c'était un homme, par pitié si c'était un homme.

Quand, à midi, pour fermer une lettre avec de la cire, vous alliez une bougie, vous cherchez sa lunière, qui se noie dans le rayon du soleil.

Il en était ainsi de l'artiste qui suivit Paganini.

Je crois même qu'on l'applaudit, témoignages qui se trouvent eux-mêmes, derniers restes des tressaillements qu'avait excités la musique du grand violon.

Il revint, et les acclamations se ruèrent encore sur sa venue pour le remercier de ce qu'il avait fait, pour lui rendre grâce de ce qu'il allait faire, pour lui rendre gloire de ce qu'il était Paganini.

Cette fois sa pensée paralysa trois cordes, n'ayant conscience que cette bonne corde d'argent que vous savez; il ne dit pas, mais on sut qu'il allait jouer sur elle seule des variations sur la marche de Moïse.

Musicien sublime, pourquoi retrancher ces cordes? pourquoi interdire ces effets célestes que je jetais à ce monde lorsque, les faisant résonner toutes à la fois, tu prédisais à toi seul un concert d'harmonie quel que corde était en même temps appellée? — Qui le force à l'imposer ce martyre, à l'entremettre dans cette gêne? Pourquoi ce caprice, de génie?

Non, ce n'est pas un caprice, ni seulement un suprenant prodige: c'est un enseignement; c'est pour révéler aux hommes ce qui est enfoui dans une seule corde, et comment en la frappant de l'archet il peut s'en écarter le trésor le plus incompréhensible de la musique. Ainsi Moïse frappa le rocher, et le rocher ouvrit ses sources; Paganini touche la corde d'argent, et il en sourde des suites infinies de sons et de mélodies.

C'est qu'il a appris à son violon et au monde ce que c'est que le son harmonique.

Quand Paganini a sur cette seule corde parcouru le clavier des sons, et que parvient à l'approche du chevalier un sérénité comme Dieu à la mer: Il n'ira plus loin; Paganini revient sur ses pas, reconnaît, et déjà il est plus loin, car le son harmonique l'enlève dans d'autres espaces, lui donne d'autres vibrations où il puise en abondance et sans fin.

Et ce son qu'il trouve dans une autre nature ne pouvait en effet tenir de la nature; il a je ne sais quelle fluidité limpide, quelle trinité insaisissable, quelle suavité exquise, quel éclat mystérieux, qui fait qu'on hésite à le nommer un son, une lunière ou un parfum.

Tel est le son harmonique de Paganini; avec lui il ravi dans le ciel les yeux des hommes, qui n'avaient pas jusqu'à lui soupçonné de pareils plaisirs. Il enlève sur un char de lunière toutes ces intelligences étonnées pour les berner dans des images d'or, qui les apprennent du Seigneur; et quand il a fini avec ces cérémonies prestiges, tous le regardent stupefis de volupté et d'admiration, et se demandent: Où donc est le séraphin des cieux qui nous a versé comme une rosée délicieuse quelques parcelles des concerts de Dieu?

Il cessa encore, et vint un autre artiste qui laisse la foule se repousser, tandis qu'il chantait librement je ne sais quoi.

Paganini repartit une troisième fois; il avait repris toutes ses cordes et se fureur. Plus de délices, plus de suavités, plus de ravissements célestes; à présent c'est l'Océan qui va imaginer et se soulever temporairement; c'est la création de la terre ou ses bouleversements affreux; c'est le volcan qui s'adoucit et rejette les entrailles enflammées de la terre; ce sont les dernières convulsions de l'univers lorsque le Seigneur l'arrêtera dans sa marche, et lui dira: « Meurs! » — Paganini ne veut rien perdre de cela; mais il faut rappeler ces choses pour comprendre sa furie merveilleuse, lorsqu'il brandit son archet pour arriver au grandiose, au terrible.

Alors toutes les cordes à la fois frémissaient, hurlaient sous les coups redoublés de ses doigts, qui tombaient pressés contre la grêle et la foudre. L'archet, de son côté, les déchirait, les irritait, les entraînait, les écorchaient toutes vivantes, et se roulaient sur elles avec barbarie; elles s'écorchaient dans leur douleur..., et tous ces cris étaient sublimes.

Lui, Paganini! dans son genre et sa fureur, savourait ces sécessions, rugissait et se débattait dans ce martyre du violon; il le pressait de plus en plus, le frappait, le brisait, l'excitait dans ses angoisses... et cette barbarie était sublime.

Lui, l'orchestre, était haletant, effrayé, suivant avec horreur, et comme un seul corps, l'archet du maître... et cette horreur était sublime.

Lui, le peuple, la foule, pendant à cet archet, exalté, ravi dans son effroi, brisé d'émotion, arcabré d'enthousiasme, ne respirant point... et cet effet était sublime.

Et le concert se termina.

Paganini salua une dernière fois avec le sourire du génie et de l'orgueil sauté; son triomphe illuminant de joie se figure extraordinaire, et tout le monde qui le voyait quitter la scène lui jetait un dernier et unanime cri d'admiration, et se penchait tout d'une masse vers lui comme pour se précipiter à la fois à ses pieds, pour toucher ses mains et son arche sacré.

Il disparut...

La foule s'écoula; et bientôt dans cette grande salle d'harmonie, devenue déserte et silencieuse, tout fut éteint et vide.

Lui regagna sa chambre, épousé de cette soirée de gloire et de plaisir; il se laissa tomber sur un canapé, presque évanoui et somniant.

O mon grand! ô mon beau! ô mon sublime Paganini! m'écriai-je au milieu de ses pensées; car j'étais si here, si joyeuse, si grande avec lui!

La porte s'ouvrit; entra Antonin, tenant un vase et une lettre; Paganini sortit brusquement de cet affaiblissement qui l'oppressait, saisit le papier et le lut rapidement: 22,552 fr. de recette.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisaïs les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le mandissant, du cercveau de Paganini.

gement de la rue de la Ferme, élargissement immédiat des rues Saint-Nicolas et Saint-Lazare, projet des Halles, rue Laperche ou Moncey, rue des Petits-Pères, rue Constantine, rue Clotilde, rue Mayet, rue d'Amsterdam, rue Neuve-Saint-Jean, etc. La liste en est longue, comme on le voit, et le travail est grand; mais Paris est plus grand encore: ces fragments démontables dans tous les quartiers sont comme perdus sur le plan général. Cependant quelques-unes de ces entreprises sont considérables. Souvent encore ce ne sont pas les plus longues qui sont les plus courtes ou les plus difficiles. Aussi, pour faire comprendre l'importance de ces diverses percements ou élargissements, quelques mots d'explications sont nécessaires. Ensuite ces ouvertures de rues entièrement nouvelles ne sont qu'une petite partie des modifications apportées journalièrement à la voirie publique par suite du système adopté par l'administration municipale.

Lorsque le vieux Paris a été construit, la largeur des rues répondait aux besoins de l'époque: la population était assez restreinte, les voitures étaient presque inconnues. Aussi, lorsque l'administration, force de payer fort cher ce qu'elle ajoutait à la voirie publique, En outre, cette classification n'est et ne peut être jamais que provisoire. Telle rue qui semblait de troisième ordre peut devenir tout à coup du premier par un événement matinard. C'est ce qui arrive aujourd'hui pour la rue Saint-Nicolas. Il faut donc recommander sans cesse, démolir et aligner une seconde fois les propriétés qu'on a fait démolir et aligner une première; nouvelles vexations, nouvelles dépenses. — Une autre conséquence de ce système de démolitions et de reconstructions partielles, c'est que dans le long motif d'aligner et d'aligner les rues sur une ligne parfaitement droite, on les rend ainsi irrégulières que possible. On en voit un grand nombre dont les maisons, avançant et reculant tour à tour, ne figurent pas mal le contour extérieur d'une enceinte bastionnée ou cruele, réceptacles et décharges plus ou moins utiles peut-être à la sûreté de la circulation.

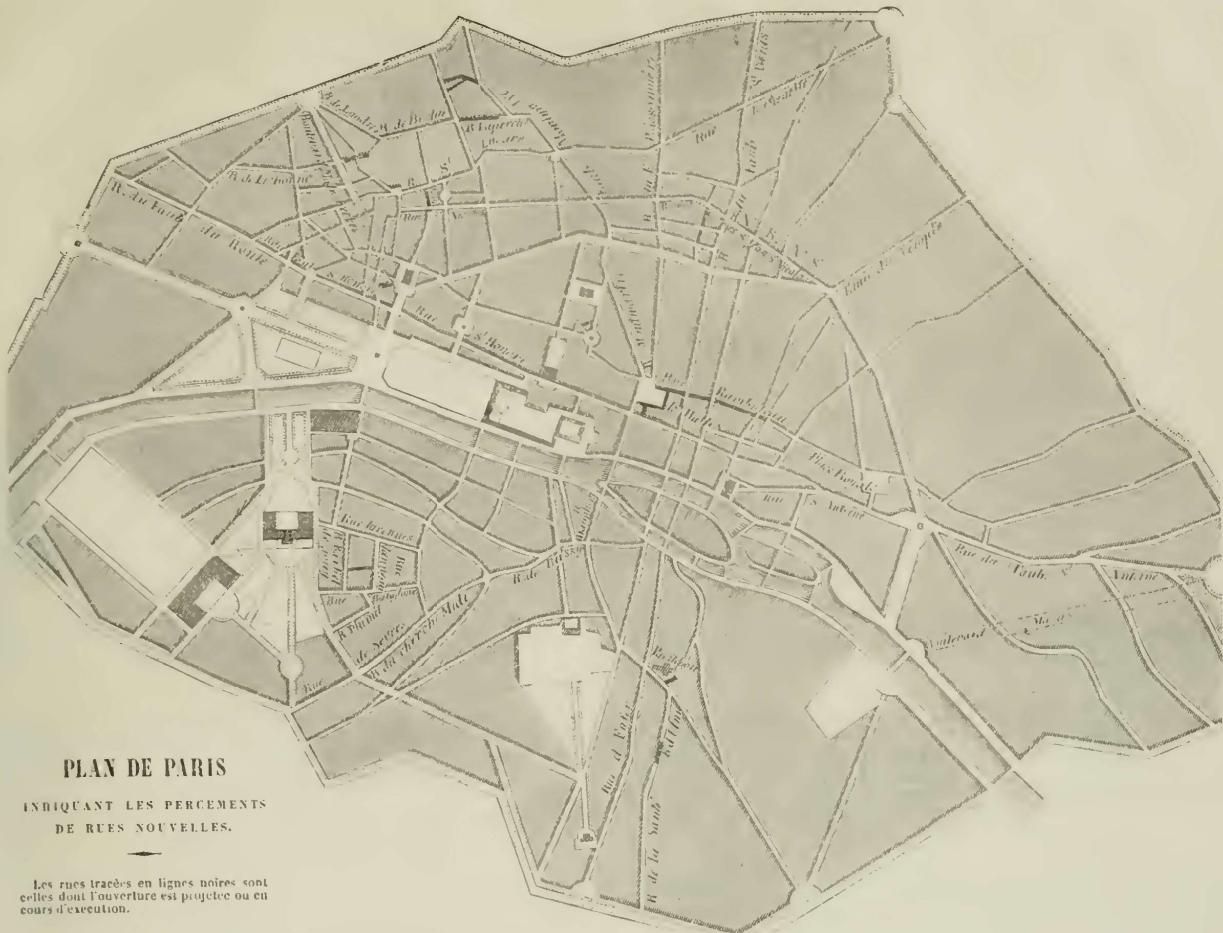
L'évolution journalière de ces alignements partielles est en réalité la partie la plus considérable des travaux administratifs de la voirie; mais il est impossible d'en indiquer sur ce plan, à moins de mettre un point sur chaque rue et sur chaque maison sujette à reculée. — Au reste, quant aux grands travaux d'ensemble, l'administration actuelle, nous le voyons par le tracé de ses entreprises personnelles, n'a point de système spécial. Elle n'a fait, en grande partie, que rectifier, suivre, ou compléter les projets de ses devancières, qui toutes avaient un système bien tranché, et nettement marqué par leurs œuvres.

Avant la Révolution, dans les grands travaux, l'Etat faisait tout: tracés, percements, constructions; il concevait l'ensemble, comme l'artiste qui un imprimé quelqu'oeuvre un cachet uniforme, repérable à coup sûr. C'est ainsi que la rue Royale-Saint-Honoré, que la place Vendôme, la place des Victoires, la place Royale, etc., furent construites sur un plan architectural symétrique, entreprises qui l'industrie particulière fut mortellement gâpées. On peut en juger par la continuation vraiment désespérante de casernes disparates et de grandes mesures bâclées que nos propriétaires contemporains ont donné à cette majestueuse rue Royale-Saint-Honoré, et par les ignobles baraquages édifiés en guise de vis-à-vis au nouvel Hôtel-de-Ville.

L'Empire, qui succéda à ces traditions monumentales, fut en revanche une partie, et l'on reconnaît le génie et la main du grand homme dans ces lignes hardies qui déroulent Paris, larges comme la pensée créatrice, rectilignes comme l'esprit géométrique qui atteint le but par le plus court chemin. La rue de Rivoli s'ouvrit d'un jet pour isoler les Tuilleries et réunir le Louvre à la place de la Révolution; le Carrousel débâillé aurait pu contenir les manœuvres d'une armée; et des colonnades du Louvre, isolé de toutes parts et même à longue distance de la domine impériale par de gigantesques galeries, s'élançait une immense voie jusqu'aux colonnes de la barrière du Trône, qu'elle reuniassent ainsi à l'arc triomphal de l'Étoile. En même temps, les boulevards prolongeaient leur ceinture de feutrage; le temple de la Gloire voyait le boulevard Malesherbes se dérouler jusqu'au jardin de Mouscron, tandis que le Trône envoyait le boulevard Mazas faire face au Jardin-des-Plantes et au boulevard de l'Hôpital. Les quais rectifiés, clairs, garnis de solides parapets, supportant les ponts débarrassés désormais des ignobles constructions qui les avaient obstrués jusque-là, ouvraient au centre de la ville une ligne directe de circulation facile d'une extrémité à l'autre.

L'Empire n'eut pas le temps de réaliser entièrement ces grandes pensées. La rue de la Paix, plusieurs parties des quais, les ponts, le Chafetel, les Tuilleries, étaient terminés; mais le quartier Rivoli, à peine ébauché, s'arrêta au milieu des planches. Le Carrousel, à demi débâillé, demeura inachevé, incompli des mesures qui le déshonorent encore aujourd'hui. La grande rue impériale resta comme un rêve d'une époque fabuleuse; le boulevard Mazas fut oublie; le boulevard Malesherbes, pris, démolie et repris, est encore aujourd'hui à se débattre dans cet état douteux d'une existence contestée. La restauration fatigante partout et n'acheva rien.

(1) La largeur moyenne des rues de Paris est de 25 pieds (8 m. 08 e.) dans les quartiers de la rive gauche, et de 26 pieds (8 m. 71 e.) dans les quartiers de la rive droite.



## PLAN DE PARIS

ENRIQUANT LES PERCEMENTS  
DE RUES NOUVELLES.

Les rues tracées en lignes noires sont celles dont l'ouverture est projetée ou en cours d'exécution.

Alors l'industrie privée, en l'absence d'initiative gouvernementale, prit l'essor, et un nouveau système parut. Ce fut le système des percements combinés, exécutés d'ensemble, des quartiers *neufs*. En quelques années, on en vit surgir une foule : quartier de François 1<sup>e</sup>, quartier Beaujon, quartier de l'Europe ou de Tivoli, quartier de la Nouvelle-Athènes, quartier Saint-Georges ou Lorette, quartier Poissonnière ou Charles X, etc., etc. Ce ne furent, partout que spéculations de terrains, morcellements, lotissements et percements. Sans doute ce système présentait de grands avantages : d'abord celui de combiner la direction des voies nouvelles dans un ensemble qui facilitait la circulation ; ensuite d'épargner l'argent des contrôlables, en laissant les dépenses d'exécution à la charge des compagnies concessionnaires et à l'industrie privée. Mais, qu'arriva-t-il ? C'est que tout dégénéra en spéculations, en véritable agitations, où les premiers et les plus avisés gagnaient, où les derniers et les plus perdraient ; c'est que les grosses compagnies, après avoir réalisées les bénéfices, refusèrent de remplir les charges ; c'est que ces plans si beaux, après avoir regu un commencement d'exécution, après avoir envahi sous la boute, sous les planches elles démolitions, des jardins verdoyants et d'agréables résidences, resterent en grande partie sur le papier ; — c'est que les terrains accumulés ainsi entre un petit nombre de mains, et trop considérables pour être couverts de constructions par un seul propriétaire qui spéculait sur le capital sans bâtrir lui-même, restent en savanes, et paralyssent ces quartiers que l'on avait espérés créer d'un seul jet. — En sorte que l'on attend encore aujourd'hui la réalisation complète des plans ordonnés

L'administration nouvelle a donc hérité à la fois des idées monumentales de l'Empire et des spéculations industrielles de la Restauration. Il fallait terminer autant que possible les unes et les autres ; et si elle n'a pas fait encore tout ce qu'elle aurait pu et dû faire, elle a rempli activement une partie de sa tâche. La ligne des quais, qui touche à son terme, est une œuvre colossale ; la rue Lamballeau est également une création utile et vaste ; mais l'administration a manqué d'adresse et de prévoyance pour le boulevard Malesherbes. Elle a laissé la spéculation particulière la dévancer dans les terrains vagues où elle pouvait ouvrir le boulevard à peu de frais, et où les rues Lavoisier et Ransonnière en étaient aujourd'hui de nouvelles difficultés pour une ligne indû pensable qui s'exécutera tôt ou tard, et pour laquelle elle a pris des engagements, croyant que l'œuvre était terminée.

Au reste, on ne se fait pas une idée suffisante des études qu'exigent de pareils travaux, et combien d'intérêts bien éloignés en apparence se trouvent réunis sur un seul point où il

faut savoir découvrir. Prenons pour exemple un des percements dont on s'occupe aujourd'hui, dont l'étendue est très-restreinte, et dont on ne souffrera peut-être pas au premier abord toute l'importance : le percement de la rue Mooney. Plaçons-nous un moment au Pont-Neuf. Toute la circulation que la rive gauche y verse par son artère principale la rue Danhincé, se dirige sur la pointe Saint-Eustache, suit la rue Montmartre et la faubourg de ce nom. Mais la rue Notre-Dame-de-Lorette deux voies se présentent : l'une très-fréquentée encore, la rue Saint-Lazare, s'infléchit vers le sud et ramène la circulation par une courbe désavantageuse au point où l'autrait directement conduite la rue Saint-Itouor; l'autre c'est la rue Notre-Dame-de-Lorette, lui donne une nouvelle issue vers le nord. On connaît aussi quelle a été la fortune rapide de cette rive, aussitôt après son ouverture. Au delà de la place Saint Georges, la rue de La Bruyère, continue cette ligne élégante et populaire; mais là se trouve un point d'arrêt, et la rue Boursault n'a point de débouché. La rue Mooney doit le lui donner, en l'unissant à la rue de Berlin et à la rive de Londres, qui la conduit à la barrière Mousseaux et aux rues de Madrid et de Lisbonne qui la dirigent vers les barrières de Connelles et du Roule. Cette ligne devient donc une artère principale de circulation, et le percement seul de la rue Mooney mettra en communication immédiate les barrières de Sèvres, de Vaugirard, d'Enfer, etc., avec les barrières de Chézy, de Mousseaux et du Roule, en passant par les halles, la Bourse et la place Saint-Georges.

Tous les projets actuels sont loin d'avoir cette utilité générale. Beaucoup n'ont pour but que la mise en valeur de certains enclaves, et pour résultat, souvent un incompleté de spéculateur. Y avait-il un intérêt de circulation à l'ouverture de la rue Babéte-Dony, sur les jardins des hôtels de la rue de Varennes? Et lorsque aujourd'hui on ouvre une nouvelle rue qui coupe la rue Vaneau, en bonne foi, comment songerait-on à faire concurrence à la circulation des rues Babylonie et Plumet, où il passe peut-être cent piétons par jour? C'est parer des rues pour que l'herbe y pousse. Il valut mieux les laisser en jardins. Nous en dirions presque autant de la nouvelle voie que l'on trace entre la rue de l'Université et la rue Saint-Dominique.

On ne pourra certes pas faire ce reproche à la rue Italiennes, qui, cependant les plus populaires quartiers de Paris, va mettre en rapport direct les halles et Saint-Eustache avec la place Royale. C'est sans contredit un des percements les plus utiles qui aient été exécutés depuis longtemps, et il facilitera l'administration.

Ce percement aura pour complément la régularisation de  
balles, projet dont on s'occupe activement dans les bureaux

Rien n'est encore arrêté à ce sujet. Cette entreprise soulève les plus importantes considérations d'économie et d'ordre public. La question des halles centrales est une des plus graves qu'il soit donné à l'administration municipale de traiter.

Un autre percement que la circulation appelle vivement, c'est le prolongement de la rue de la Ferme en face du débarcadère Saint-Lazare. L'immense affluence que les chemins de fer de Saint-Germain, de Versailles et de Rouen amènent sur ce point, déjà très-fréquenté, rend indispensable que des mesures soient prises d'urgence pour lui donner une issue. Le projet tracé sur notre plan est celui qui avait été adopté préliminatement par le conseil municipal; mais il a soulevé des critiques qui paraissent en partie fondées. La largeur de la voie publique paraît insuffisante au mouvement de la circulation: on se livre donc en ce moment à une nouvelle étude.

C'est à cette occasion que l'on voit combien il est indispensable que des vues d'ensemble président à ces travaux.

administratif. Il est évident aujourd'hui que la rue Saint-Lazare et ses aboutissants actuels ne peuvent suffire à l'affluence qui s'y étouffe; il faut donc à tout prix lui ouvrir de nouveaux débouchés. Eh bien ! le percement Moncey dégagera d'une grande partie de la circulation Montmartre et Saint-Georges, en lui donnant une ligne sinueuse parallèle au nord. En même temps, si l'on donne une issue directe aux tronçons séparés du boulevard Malesherbes, toute la circulation de l'est, que la rue du Rocher amène aujourd'hui rue Saint-Lazare et rue de l'Arcade, juste à l'endroit où les débâcles écaillent la population, trouvera un débouché direct et facile sur la Madeleine et les boulevards.

Dans ces environs de la Madeleine, la rue projetée sur les terrains de M. Grandmaison n'est qu'une spéculation analogue à celle de la rue Greffulhe, et à laquelle la circulation générale gagnera peu de chose. La régularisation de la rue de Seze n'est qu'un simple travail d'aménagement, et une satisfaction esthétique donnée à la ligne droite.

Nous ne prolongerons pas inutilement cette revue en détaillant tous les projets élaborés par les spéculateurs, et dont la plupart ne verront probablement pas le jour ; tels que ceux d'une rue sur l'impasse Briare, entre la rue Rochechouart et celle Neuve-Couphenard ; de la rue projected sur le passage Sandrie ; de la rue en prolongement de celle Chantemerle, sur le terrain des hospices ; des rues Mansart et Béhalais, sur le passage Saint-Pierre, huitième arrondissement, etc. — Les percements opérés sur les terrains de la Boule-Rouge ont été une spéulation de constructeurs, mais au moins ils ont assaini ce mauvais pâté de masures. Quant à ceux qui

sont projetés sur le nouveau Tivoli, nous ne leur voyons aucune utilité, et le résultat le plus clair est la destruction du jardin, que nous regrettons, car les jardins s'en vont de Paris tous les jours. — La rue Mazagran, que l'on termine en ce moment, eut pu devenir une œuvre utile si le projet primitif eût été exécuté dans son ensemble, et si la traversée du passage des Petites-Ecuries, en l'unissant à la rue Martel, lui

eut donné une importance réelle. — Le projet de rue débattu entre la ville de Paris, les Messageries royales et le Domaine, derrière les Petits-Pères, n'aurait encore qu'une utilité secondaire. — Nous ne ferons qu'indiquer, pour le même motif, les percements projetés ou en cours d'exécution dans les onzième et douzième arrondissements, la rue Clotilde, la rue Mayet, etc. Ils n'intéressent guère que les riverains et les propriétaires des rues plus ou moins abandonnées qui en sont voisines, sauf la continuation de la rue d'Ulm, qui, se réunissant à celle de la Santé, aurait une voie principale de circulation et prendrait sous ce point de vue un caractère d'utilité générale. — Quant au reste, on nous pardonnera de ne pas nous arrêter sur ces projets d'intérêt local, qui ne fournissent rien à la discussion des intérêts généraux.

**JE TAI BIEN LONGTEMPS ATTEVDU**  
ADMIRAB

PAROLES  
DE  
M. HENRI BLAZE

MUSIQUE  
DE  
M. ALYREGUBREAU

*Andante quasi adagio.*

**CHANT.**

**PIANO.**

*Au jo - li mois de re - nou - veau Et*

*ritenuto.*

*des pâ - que - ret - tes mi - gnon - nes Tous deux ensemble au bord de l'eau Nous de - vions tres - ser des cou - - ron - - ues*

*più lento.*

*Je t'ai bien long - temps at - - - ten - - - du Hé - - las hé -*

*las Et tu n'es pas ve - nu Nul - - - le cou - - - - ne n'est tres -*

2<sup>e</sup> CORNET. Que de fois tu m'a - vais pro - mis De ve - ntr aux mois - sons pro - chai - nes Cueil - lis a - vec moi des é - pis De beaux é - pis mûrs dans les plai - nes Je t'ai bien long - temps at - ten - du Hé - las hé - las et tu n'es pas ve - nu Nul - - le ger - - he n'est a - mas - - sé - e Et voi - - là la sai - - son pas - - sé - e Voi - - là la sai - - son pas - - sé - - e.

3<sup>e</sup> CORNET. Tu m'a - vais pro - nis bien sou - vent En - cor de ve - nir à l'eau - tom - ne Fai - re de l'herbe au pe - tit champ Hé - las main - te - nant l'herbe est jau - - ne Le temps est pas - - sé l'heu - re son - ne Le bon - - heur s'est é - va - nou - - i Viens sur ma tom - be pau - vre a - mi Si In - ven - ux faire u - ne cou - - ron - ne Si tu veux faire u - ne cou - - ron - - ne. Procédés d'E. DUFERGER.

#### Monument élevé par les Écossais à la mémoire des Prisonniers Français.

Il y a trente ans environ, quatre ou cinq mille prisonniers français furent *parqués* au fond d'une petite vallée des environs d'Edimbourg, nommée Valleyfield. Ils y restèrent du 2 mars 1811 au 2 juin 1814, et trois cents y moururent. Le bassin de Valleyfield, entouré de collines boisées, et arrosé par la rivière Esk, avait été transformé en une prison provisoire. Une forte grille en bois en faisait le tour; à l'extérieur s'élevaient, en face l'un de l'autre, deux vastes et solides corps de garde défendus par une nombreuse garnison; et des sentinelles, les armes chargées, veillaient nuit et jour de distance en distance. L'intérieur se divisait en trois parties, comprenant deux casernes et un hôpital. Ce fut dans cet étroit espace que nos malheureux compatriotes passèrent trois ans et trois mois, sans pouvoir en sortir, n'ayant d'autres délassements que le jeu; aussi quelques-uns d'entre eux s'abandonnèrent à leur passion pour le jeu avec une sorte de frénésie, et vendirent pour la satisfaire tout ce qu'ils possédaient, même leur dernière chemise. Leur ration se composait, quatre jours par semaine, de poisson et de pommes de terre, les trois autres jours on leur donnait du boeuf et du mouton. L'uniforme de la prison était jaune, mais la plupart des prisonniers conservaient leurs uniformes avec le plus grand soin, et ils s'en paraissaient les jours de fêtes. Deux fois par semaine on leur permettait de tenir une sorte de marché dans l'intérieur de la prison; les plus industriels fabriquaient des tabatières avec des os sculptés, ou des boîtes avec des brins de paille tressés, et ils réalisait souvent avec le produit de cette vente des bénéfices considérables. Lorsqu'ils obtinrent leur mise en liberté, trois cents manquèrent à l'appel, qui étaient morts de privations et de chagrin sur la terre d'exil. Les habitants



de Valleyfield et des environs ont élevé dernièrement, à mémoire de ces prisonniers de guerre français, le petit monument que représente la gravure ci-jointe. La noble et touchante inscription gravée sur ce monument, et dont nous donnons la traduction littérale, nous dispense de tout commentaire:

THE MORTAL REMAINS  
OF 500 PRISONERS OF WAR  
WHO DIED  
IN THIS NEIGHBOURHOOD  
BETWEEN THE 2D OF MARCH 1811 AND THE 20TH JUNE 1814  
ARE INTERRED NEAR THIS SPOT.

CERTAINS INHABITANTS OF THIS PARISH  
DESIRING TO REMEMBER  
THAT ALL MEN ARE BRETHLN  
CAUSED  
THIS MONUMENT TO BE ERECTED  
AT VALLEYFIELD NEAR EDINBURGH.

« Les restes mortels de 500 prisonniers de guerre, qui sont morts dans ce voisinage, entre le 2 mars 1811 et le 2 juin 1814, sont ensevelis près de ce lieu. »

« Quelques habitants de cette paroisse, désirant rappeler que tous les hommes sont frères, ont fait élever ce monument à Valleyfield, près d'Edimbourg. »



Les Années de L'ILLUSTRATION contiennent 75 centimes la page. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.



CHARLES HINGRAY, ÉDITEUR,  
10, RUE DE SEINE.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis les temps  
les plus reculés jusqu'à nos jours, par MM. le  
baron de ROUDOUX et ALFRED MAINGUET.

Nouvelle Édition, entièrement refondue, augmentée de plus d'un tiers, illustrée de 500 Gravures, Cartes géographiques, Tableaux statistiques, généalogiques et synchroniques.

2 magnifiques volumes grand in-8 de chacun  
800 pages, publiés en 100 livraisons.

PRIS DE LA LIVRAISON : 50 CENTIMES.  
COUVRAGE COMPLET : 50 FRANCS.

Les trois premières livraisons sont en vente, et  
contiennent 52 Dessins dans le texte, 2 Grands  
Sujets imprimés à part, la Carte générale des îles  
britanniques, dressée par P. TARDIEU, et le Tableau  
statistique des Établissements anglais dans toutes  
les parties du monde, curieux document, qui per-  
met d'embrasser d'un coup d'œil l'immensité de la  
puissance britannique.

ON SOUSCRIT

A PARIS, CHEZ CHARLES HINGRAY, ÉDITEUR,  
RUE DE SEINE, 10,

Et chez tous les autres Libraires de Paris  
et des Départements.



Henri VIII, d'après le tableau conservé au Collège de la Trinité, à Cambridge.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 55.

EN SOUSCRIPTION :

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES  
IFORMES MILITAIRES DE LA RéPUBLIQUE ET DE  
L'EMPIRE, 30 planches colorier comprenant les portraits de  
NAPOLEON, premier consul; de NAPOLEON, empereur; du prince  
ÉGÉE, de MIRAT et de PONATOWSKI; d'après les dessins de  
M. HIPPOLYTE BELLANGE.

50 livraisons composées d'une ou de deux planches colorier,  
et d'un texte explicatif.

PRIX de la livraison : 50 centimes.

SOIS PRESSE.

OEUVRES COMPLÈTES DE BERNARD DE PALISSY, avec des  
notes. 1 vol. in-18. 5 fr. 50

ÉTRENNES MUSICALES SPLENDIDES!!!

LA FRANCE MUSICALE, rédigée par tous les célébres  
musiciens et littérateurs, donne pour Rien à toute personne  
qui prendra un abonnement d'un an d'ici au 10 décembre pro-  
chain : CINT CINQUANTE ROMANCES, Valses, Quadrilles, Galops,  
Fantaisies, inédits, et 6 CONCERTS SPLENDIDES!!! Les seuls où  
l'on entendra le *Masceron* de Donizetti. Tantabonne a droit  
à deux places. Les deux premiers concerts ont lieu le 20 no-  
vembre et le 10 décembre. Un échange de concerts, les abonnements  
des départements recevront six morceaux de musique.

Ainsi chaque abonné recevra de suite :

- 1<sup>e</sup> *La Lanterne magique*, 20 valses inédites pour piano;
- 2<sup>e</sup> *Les Soupirs*, album medit de 15 romances;
- 3<sup>e</sup> *Les Etoiles*, six galops inédits, par Ad. Adam;
- 4<sup>e</sup> *Le Livre du cœur*, 8 morceaux de chants medit;
- 5<sup>e</sup> *Deux Romances* inédites, par mademoiselle Puget;
- 6<sup>e</sup> *La Quadrille* medit.

Ces compositions, écritées exclusivement pour la *France musicale*, sont signées des noms les plus célèbres, tels que Meyerbeer, Donizetti, Halevy, Labarre, H. Herz, Dohler, Prudent, etc.

On s'abonne rue Neuve-Saint-Marc, 6.

Paris, 24 fr.; pour les départements, 29 fr. 50 c. — Envoyer  
franc un bon à vue sur Paris.

EN VENTE

AU SECRÉTARIAT DU COLLÈGE HÉRALDIQUE,  
RUE DES MOULINS, 10, PRÈS DU PASSAGE CHOISEUL.

Archives Nobilitaires Universelles.

BULLETIN DU COLLÈGE. — Un beau vol. grand in-8, avec  
Planches et Blasons colorés. Prix, 12 fr.  
Prix, par la poste, 14 fr. 50

SOMMAIRE. — PREMIÈRE PARTIE.

Extrait des Statuts : conditions d'admission. — Correspondance. — Seconde annuelle du Collège. — Archéologie nobiliaire : Eglise, Cathédrale de Tours. — Maison de Montmorency. — Essai sur la Noblesse chez tous les peuples. — Armorial des cinq Salles des Croisades : Nous et les peuples. — Armorial des familles dont les escutons sont à Versailles. — Notices généalogiques. — Mémoires : Grégoire VIII., ou le papage au Moyen-Age. — Armorial général de Bretagne. — De la Constitution actuelle de la noblesse chez toutes les nations : Toscane et Rome. — Costume de la noblesse de Toscane. — Tables héraldiques.

DEUXIÈME PARTIE.

Recueil historique des Ordres de chevalerie : Monographies, avec Planches colorées, des Ordres du Christ, de l'Épée d'Or, de Saint-Sylvestre, de Saint-Grégoire le Grand et de Saint-Jean de Jérusalem; des Ordres de Saint-Étienne et de Saint-Joseph, en Toscane; des Ordres de la Rédemption et du Temple, avec la nomenclature officielle de tous les François décors desdits ordres. — Costumes des Ordres de Malte et de Saint-Étienne ; Foundations de Commanderies dans ces ordres.

POUR PARAÎTRE DANS LE PREMIER TRIMESTRE DE L'ANNÉE 1841 :

Le premier registre du *Livre d'Or de la Noblesse de France*, 1 splendide volume grand in-4, avec Blasons colorés et Blasons d'Alliance gravés sur bois, insérés dans le texte, faisant suite au *Dictionnaire de la Noblesse*, par de la CHESNAVE DES BOIS, Édition de luxe, illustrée, sur beau papier velin. — Un exemplaire de chaque généalogie sera tiré à part, sur papier fort, pour être relié magnifiquement aux armes de la famille. — Envoyer francs les Notices généalogiques au Secrétaire du Collège.

Le Collège donnera successivement les *Livres d'Or des Noblesses d'Italie*, d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne ; — il possède des pièces originales au nombre de 750,000 sur toutes les familles nobles et nobles, ou qui ont tenu par un lieu quelconque à la noblesse ; — il en a recueilli toutes les Généalogies et Blasons.

Travaux généalogiques ; — peintures d'Armoiries ; — Consultations de 4 fr. 25, au Secrétaire du Collège.

Correspondance avec les chancelleries des Ordres étrangers.

RUE TAILLARIE, 11, A PARIS.

EAU DE MÉLISSA DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchus de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 ininterrompu et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefauteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'appétit, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Envier par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 11, répété 11 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefauteurs ses voisins.



